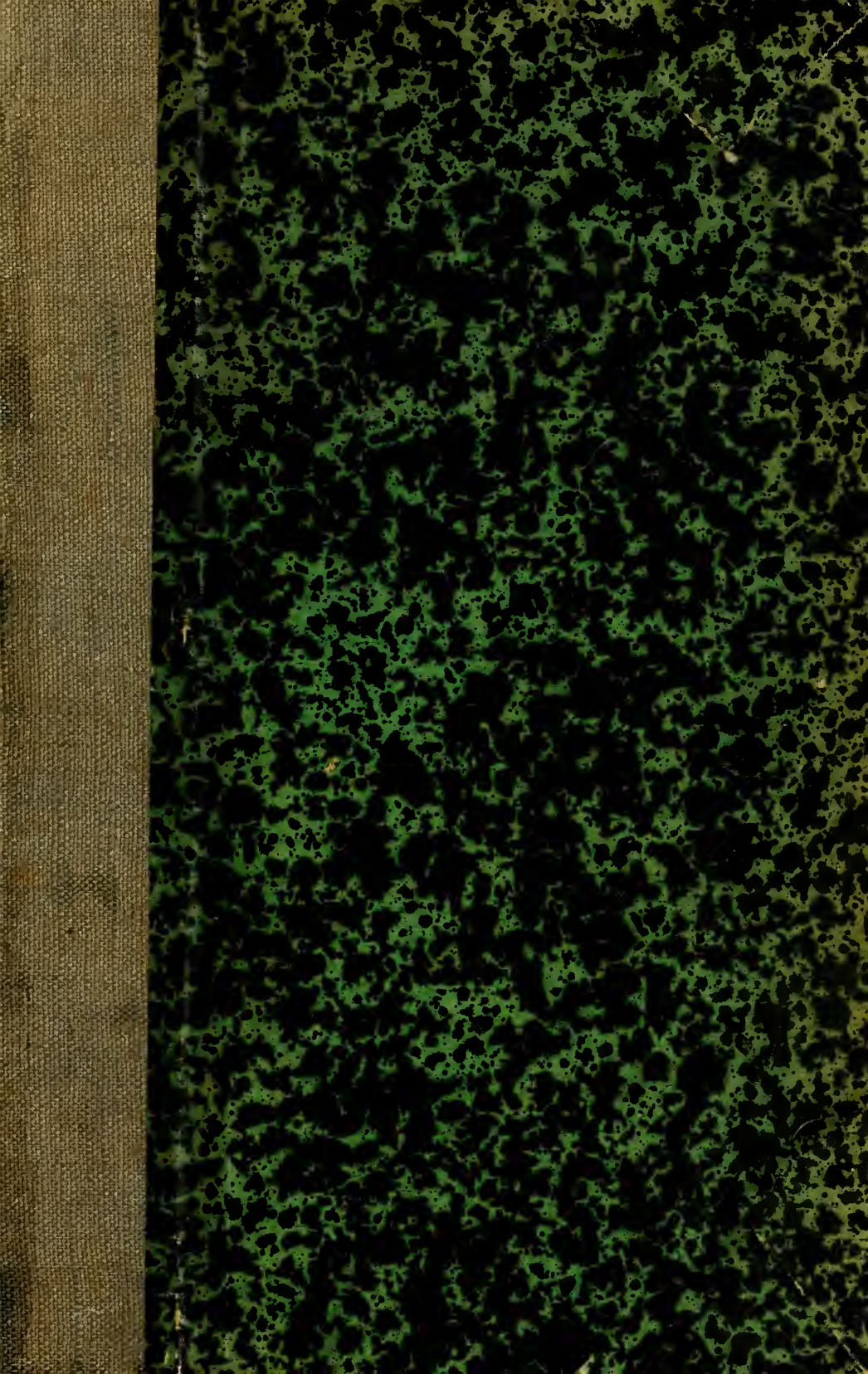
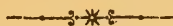




BULLETIN
DE LA
Société d'Etudes Océaniques

(POLYNÉSIE ORIENTALE)



Placée sous le Haut patronage
de
MM. le Président de la République et le Ministre des Colonies

N° 5. — MARS 1919

SOMMAIRE

	PAGES
Arrêté du 28 décembre 1918, créant dans la Colonie un emploi de Conservateur du Musée de Papeete.....	3
Correspondance. — Adhésion de membres d'honneur et de membres correspondants.....	4
Communications diverses et demandes de renseignements	5
Pages oubliées, de M. F. X. CAILLET (<i>suite</i>)	7
De Pitcairn à Fakarava, par Jack LONDON, traduit de l'anglais par OUTSIDER (<i>suite</i>)	15
Notes sur le dialecte Paumotu, par le Rd. P. HERVÉ.....	30
Etude linguistique du dialecte particulier de Napuka, par le même.....	36
A Short account of the Megalithic monuments of Tonga, par le Commandant J. F. ROBINS, de la R. N.....	42
Un inédit de GAUGUIN (Extrait du journal " <i>La Vie</i> ").....	43
Un glorieux épisode de la vie de Moeava, par le Rd. P. HERVÉ.....	46

Epitaphe du tombeau du Rd. Henry NORT, à Arue, Tahiti..	53
Notice bibliographique : " <i>Atlantis</i> ", par le Commandant J. F. ROBINS, de la R. N.	54
Variétés : " Tahiti Nui " (rêverie océanienne), par OUTSIDER.	57
— " La Nouvelle-Cythère " (cantate), par M. H. MICHAS.....	58
— " Sur le Récif ", par M. E. SALMON.....	59
Publications et ouvrages reçus.	59
Nécrologie.	61
Observations météorologiques faites à l'Observatoire de l'Hôpital de Papeete, pendant le 2 ^e semestre 1918.	62



DOCUMENTS OFFICIELS

ARRÊTÉ *créant dans la Colonie un emploi de Conservateur du Musée de Papeete.*

(Du 28 décembre 1918.)

LE GOUVERNEUR DES ETABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'Océanie, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Vu le décret du 28 décembre 1885, concernant le Gouvernement des Etablissements français de l'Océanie ;

Vu l'arrêté du 1^{er} janvier 1917, créant la Société d'Etudes Océaniques et le Musée historique, ethnographique et économique y annexé ;

Vu la nécessité d'assurer la conservation, la classification méthodique, la répartition et la détermination scientifique des objets de collection ;

Vu la nécessité d'adjoindre à cette institution un service organisé de propagande, de statistique, d'analyse et d'exposition des produits naturels végétaux, minéraux, marins, etc.

Vu la consultation à domicile faite auprès des membres du Conseil d'Administration sur l'opportunité de cette création et l'avis unanimement favorable exprimé par eux ;

Vu les disponibilités budgétaires,

ARRÊTE :

Article 1^{er}. — Il est créé au Gouvernement des Etablissements français de l'Océanie un emploi de Conservateur du Musée de Papeete.

Art. 2. — Relèvent de la compétence et de la responsabilité du Conservateur, la réception, la garde et le classement de tous objets de collection, la propagande sous toutes ses formes, soit au point de vue scientifique, économique, artistique ou touristique ayant trait à nos Etablissements d'Océanie ; la diffusion, par le moyen de statistiques, graphiques, tracts, photographies ou dessins, des renseignements propres à aider à la connaissance des richesses et possibilités de cette colonie.

Le Conservateur du Musée de Papeete pourra être éventuellement chargé des fonctions de Bibliothécaire-Archiviste de la Société d'Etudes Océaniques.

Art. 3. — Le Conservateur du Musée de Papeete relèvera, au point de vue administratif et disciplinaire, exclusivement de l'autorité du Secrétaire Général.

Art. 4. — Le Secrétaire Général est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera enregistré, communiqué et publié partout où besoin sera.

Papeete, le 28 décembre 1918.

G. JULIEN.

Par le Gouverneur :

Le Secrétaire Général p. i.,

R. CHAZAL.

CORRESPONDANCE

Adhésion de Membres d'honneur et de Membres correspondants.

1918.	26 octobre.	—	id.	de MM. Marius et Auguste Leblond, hommes de lettres.
—	26 id.	—	id.	de M. A. Bavay, Pharmacien en chef de la marine, en retraite.
—	6 novemb.	—	id.	du Prince Roland Bonaparte.
—	17 novemb.	—	id.	de M. G. Grandidier, D ^r ès-sciences, Explorateur.
—	2 décemb.	—	id.	de M. Henri Froidevaux, Archiviste-Bibliothécaire de la Société de Géographie.
1919.	3 janvier.	—	id.	de M. Léon Réallon, Administrateur des colonies.
—	19 id.	—	id.	du D ^r B. Glanvill Corney, de Londres.
—	20 id.	—	id.	de M. Chayet, Chargé d'affaires de la Légation de France au Guatemala.
—	28 id.	—	id.	de M. Colman Wall, Curateur du Musée des Iles Fidji.
—	6 février.	—	id.	de M. L. Lechartier.
—	6 id.	—	id.	de S. A. S. le Prince de Monaco.

1919. 4 février. — Acceptation du Commandant Henri de Ville-
neuve.
— 8 mars — Lettre proposant à M. Repiquet, Gouverneur
de la Nouvelle-Calédonie et Dépendances,
le titre de membre correspondant.
— 8 id. — Lettre proposant à M. Joulia, Secrétaire Gé-
néral de la Nouvelle-Calédonie, le titre de
membre correspondant.
-

Communications diverses et demandes de renseignements.

Monsieur Colman WALL, Curateur du Musée des Iles Fidji, considérant que les documents intéressant l'histoire de la Polynésie étant publiés dans des langues diverses ne peuvent être lus de tous les intéressés, autorise la Société d'Etudes Océaniques à traduire et reproduire les articles parus dans les publications de la "Fidjian Society", cela à titre de réciprocité.

* * *

S. A. S. le Prince BONAPARTE, Président de la Société de Géographie, fait part à la Société d'Etudes Océaniques de la nomination de M. G. GRANDIDIER, Dr ès-sciences, comme Secrétaire Général de la Société de Géographie.

* * *

M. A. BAVAY, Pharmacien en chef de la marine, en retraite, à Arradon (Morbihan), serait heureux de recevoir des sables coquilliers marins des côtes de Tahiti et des Archipels, dans le but de poursuivre des études de Micromalacologie.

* * *

Le Prince BONAPARTE, désireux de compléter, en ce qui concerne l'Océanie française, un herbier de fougères renfermant à l'heure actuelle 350.000 spécimens, serait heureux d'entrer en correspondance avec des botanistes de bonne volonté.

* * *

Nous publions ci-dessous une lettre de M. le Gouverneur DELAFOSSE, qui, vu l'importance des problèmes qu'elle pose et

du large champ d'investigation qu'elle ouvre aux membres de la Société, ne pourra que vivement les intéresser tous.

Paris, le 3 novembre 1918.

*Monsieur le Président de la Société d'Etudes Océaniques,
à Papeete.*

Monsieur le Président,

Permettez-moi de faire appel au concours éclairé de la Société d'Etudes Océaniques pour aider à la solution d'un problème qui intéresse à la fois l'Océanie et l'Afrique. Il s'agit de l'origine des populations africaines de race noire.

Vous n'ignorez pas que deux hypothèses, car nous en sommes réduits encore à cet égard à des hypothèses, ont été mises en avant, dont chacune a ses partisans.

La plus ancienne suppose que les nègres sont autochtones dans la partie du continent comprise, d'une façon générale, entre le Sahara au nord et le désert du Kalahari au sud, ou, pour parler autrement, dans l'Afrique intertropicale. De là, ils se seraient répandus vers l'est dans l'Australie et les îles de la Mélanésie.

L'autre théorie, plus récente et plus généralement admise, veut que les véritables autochtones de l'Afrique non méditerranéenne aient été des négrides, dont il subsiste encore quelques éléments plus ou moins métissés dans l'Afrique Centrale ou Equatoriale, et que les nègres proprement dits ne se seraient introduits que plus tard dans le continent africain, venant d'un autre continent en partie disparu aujourd'hui et dont les restes seraient constitués par l'Australie et les îles mélanésiennes.

Afin de pouvoir se prononcer entre ces deux hypothèses et une troisième qui reposerait sur une absence de communauté d'origine entre nègres et mélanésien, ceux que la question intéresse se préoccupent de rechercher quelles analogies et quelles différences existent entre les mélanésien actuels (Papous, Australiens, etc.) et les nègres africains. J'ai pensé que votre Société, bien que se consacrant plus spécialement à la Polynésie Orientale, pourrait aider puissamment à la solution du problème, puisque certains de ses membres s'adonnent aux études mélanésiennes, comme me le prouve la lecture du 3^e numéro de votre *Bulletin*.

Aussi vous serais-je très reconnaissant de vouloir bien mettre

à l'ordre du jour des études à entreprendre par votre Société l'examen comparatif de l'anthropologie, de l'ethnographie et de la linguistique des Mélanésiens d'une part (et plus spécialement des Mélanésiens demeurés le plus à l'écart des Polynésiens) et de l'anthropologie, de l'ethnographie et de la linguistique des nègres africains d'autre part (et plus spécialement des nègres les moins influencés par les civilisations méditerranéennes, c'est-à-dire les nègres dits Bantou).

Des communications intéressantes pourraient être échangées à cet égard entre la Société d'Etudes polynésiennes et le Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique Occidentale, communications qui, en plus de leur intérêt scientifique, présenteraient celui de resserrer les liens déjà existants entre deux Sociétés qui ont des membres communs.

Dans l'espoir que ma proposition recevra un bon accueil, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

MAURICE DELAFOSSE,

Gouverneur des colonies, membre correspondant de la Société d'Etudes polynésiennes, vice-Président du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'A. O. F., 54, rue Vaneau, Paris, VII^e.

PAGES OUBLIÉES

DE M. FR. X. CAILLET

(SUITE.)

2 décembre 1844. — Notre case est décidément manquée. On se moque de nous. Le plus maladroit des sauvages est plus fort que nous pour construire sa maison.

Un indigène se charge de faire notre case pour 35 francs. Nous acceptons; il commence par briser tout ce que nous avons fait et dans 3 jours nous livre un domicile bien abrité.

Le grand chef Manoa ou Temoana qui est lui-même un ancien baleinier d'un navire américain (il parle l'anglais et boit comme un matelot), se dispute avec des matelots d'un baleinier américain et sur sa plainte on arrête ce navire qu'on relâche immé-

diatement après avoir entendu leurs explications. Le grand chef, furieux, fait mettre le *tabu* sur ce navire américain et les femmes ne vont pas à la nage à bord de ce bâtiment comme elles le faisaient précédemment.

7 décembre. — Le *taio* du Commandant, grand prêtre de Haapaa, vient passer quelques jours à bord ; à son départ, il confie en pleurant son fils au Commandant en lui disant : « Soigne-le bien, ce fils que j'ai adopté deviendra un grand chef. » Ici comme dans tous les pays maori, le fils adoptif l'emporte sur les enfants naturels, lorsqu'il est né d'un ventre plus noble que ceux-ci ; en un mot ce ne sont pas toujours les fils naturels ou légitimes qui succèdent à leur père, c'est souvent le fils adopté.

Il y a dans ces îles bien d'autres usages qu'il serait intéressant de connaître, mais je ne sais que quelques mots de la langue maori ; les indigènes ont d'ailleurs une telle défiance des Européens, qu'il nous est très difficile de leur arracher des réponses aux questions que nous leur posons sur leurs mœurs et coutumes.

11 décembre. — Le grand canot armé en guerre part pour la baie de *Taioa*. Cette baie dont l'entrée est un goulet étroit, est située à l'ouest de la baie de *Taiohae* ; elle est profonde et divisée en deux branches, correspondant chacune à une vallée. Mais la plus importante de ces deux vallées est celle de gauche en regardant l'intérieur. Elle contient une population de 4 à 500 personnes. Le fond de cette vallée pittoresque aboutit à une cascade de plusieurs centaines de mètres.

Le grand canot avait pour mission d'amener les chefs de *Taioa* pour les interroger sur un meurtre qu'ils auraient commis, au dire des *Taïs*, dans le haut de la vallée Collet. — Ils prétendent même que la victime est un Nouveau-Zélandais devenu *Taïs* par ses alliances. Le canot revient le soir avec deux grands chefs de *Taioa* ; ceux-ci interrogés par le Commandant du bord, déclarent que ce ne sont pas les *Taioa* qui ont commis ce crime, mais bien les *Taïs* qui ont même mangé cette victime. Ils ajoutent que le chef *Temoana*, en imputant ce crime aux *Taioa*, espérait entraîner les Français dans une guerre en dehors de *Taiohae*, ce qui permettrait aux *Taïs* et à *Temoana* de piller l'établissement de *Saumurville*.

Le soir de ce jour, le *Rhin*, corvette de charge commandée par un capitaine de vaisseau, commissaire du roi, mouille en dehors. Ce bâtiment vient de Valparaiso et se rend en station en N^{lle}-Zélande, dans le port nommé *Akaroa*. Il paraît que l'amiral

Hamelin est en route pour Tahiti et doit passer aux Marquises.

12 décembre. — Salué le *Rhin* de 11 coups de canon, cette corvette en rend 9.

Le grand canot retourne aux Taïoa pour y reconduire les deux grands chefs de cette vallée ; il est de retour le soir même.

13 décembre. — Départ du *Rhin* pour Akaroa.

14 décembre. — Arrivée de la frégate de 52 canons *Virginie*, portant le pavillon du contre-amiral Hamelin. Salué l'amiral de 13 coups de canon, la frégate en rend 9.

15 décembre. — En revenant de faire une tournée avec . . . , chirurgien de 3^{me} classe, Brou et . . . , j'entrai dans une case indigène, dans l'obscurité de laquelle je n'aperçus pas tout d'abord les personnes qui s'y trouvaient ; je me mis à plaisanter, mais étonné du grand silence, je me frottai les yeux pour mieux voir ; quel fut mon étonnement en apercevant l'amiral en grande tenue, son chef d'état-major et ses aides de camp en aiguillettes. Je me retirai promptement en faisant un grand salut et je vis un sourire moqueur sur les lèvres des aides de camp.

Le soir le Commandant me dit que l'amiral avait été enchanté de voir les jeunes gens de la *Meurthe* aussi gais dans une station aussi triste.

16 décembre. — Départ de la *Virginie* pour Tahiti. Arrivée de la goëlette de guerre *Papeete* venant de Tahiti en 63 jours.

25 décembre. — Départ de la *Papeete* pour Tahiti.

28 décembre. — Le maillon d'affourche se détache.

29 décembre. — Je vais à la voile dans le grand canot pour passer entre la pointe et la sentinelle de l'ouest. Ce n'est pas toujours facile à faire. La consigne est renouvelée à bord de ne pas faire d'excursion au delà des crêtes qui entourent la baie de *Taiohae*.

Les Taïoa ne paraissent plus ici depuis que nous ne les avons pas écoutés à propos de leur dispute avec les Taïs, au sujet du Nouveau-Zélandais tué dans la vallée Collet.

Les Taipis ont surpris et mangé un homme et une femme de la tribu de Taïoa.

30 décembre. — Arrivée de plusieurs navires de commerce, entre autres d'un baleinier anglais avarié. Le brick l'*Anna* vient de *Vabitabu*. Le Commandant de ce navire nous annonce que le 25 décembre, jour de Noël, le roi de Tauata a été baptisé ; il y a eu à cette occasion une grande fête indigène ; coups de canon, danses, chants et beaucoup de cochons abattus. Plus de 500 habitants des îles environnantes assistaient à cette fête.

31 décembre. — M. *Scoffin*, missionnaire à *Uapu*, envoie une baleinière porter une demande de secours au Commandant ; d'après le Révérend, les indigènes s'étaient soulevés et voulaient le manger. On expédie immédiatement l'*Anna* et la chaloupe du bord armée en guerre et 30 hommes de la compagnie de débarquement. Le corps expéditionnaire est sous les ordres de M. Dubuisson, enseigne de vaisseau.

1^{er} janvier 1845. — L'*Anna* et la chaloupe reviennent à Taiohae. Voici en résumé ce qui s'est passé dans cette île : Une baleine s'était échouée sur la plage d'une des baies de *Uapu* ; la grande prêtresse de l'île déclara que c'était l'âme de l'ancien roi qui revenait sous cette forme réclamer 8 victimes non tatouées ; or, pour avoir 8 victimes non tatouées, il fallait sacrifier le missionnaire et les 7 européens plus ou moins colons de l'île. Le missionnaire avait des partisans ; mais l'esprit religieux est tellement fort chez les *Maori* que ni la Reine, ni les chefs, ni le peuple, n'auraient osé désobéir à la grande prêtresse.

C'est dans ces conditions que M. *Scoffin* s'empessa de nous demander du secours.

M. Dubuisson n'eut pas de peine à persuader à la reine et aux chefs d'*Uapu* que le Missionnaire était sacré et que si on menaçait ce prêtre, ils verraient promptement revenir les forces françaises pour les punir. Depuis le 1^{er} de ce mois nous avons en vue dans le sud une jolie comète.

10 janvier. — Un baleinier harponne en rade un énorme requin femelle. Ce monstre rôdait depuis plusieurs jours dans la baie. Lorsqu'elle fut amenée à la plage, elle fut dépecée et dévorée en un rien de temps par les indigènes très friands, paraît-il de cette chair nauséabonde. On lui trouva dans le ventre 27 petits tout vivants et 2 pieds.

11 janvier. — Nous recevons des dépêches de France, datées du 10 septembre dernier. Elles sont tellement importantes, que nous nous empressons de faire nos préparatifs de départ pour Tahiti.

12 janvier. — Je vais dans le haut de la vallée française faire mes adieux à une famille indigène dans laquelle je suis reçu comme l'enfant de la maison.

Je m'arrête un instant sur la plage à regarder des enfants luttant avec la lame qui déferlait avec force sur les galets de la partie de la baie où est située la maison de *Temoana*, chef de l'île. En remontant la vallée j'entends partout le bruit cadencé et monotone des maillets frappant l'étoffe. J'arrive à la case de mon

ami. Après nous être humé le nez l'un et l'autre, ce qui est la manière de s'embrasser de ce pays, on me demande si le bruit qui court de notre départ est vrai. Sur ma réponse affirmative, on tient à me donner un festin d'adieu. Je visite l'intérieur de la case pour voir si quelque curiosité me tente : Je vois dans un coin des hameçons montés en nacre, deux grands tambours creusés dans un tronc de cocotier et recouverts d'une peau de requin, une conque ornée de chevelure, un casse-tête en bois dur, de 4 pieds, le manche terminé par une masse plate arrondie à la base et sculptée, une flûte en bambou dans laquelle on souffle par le nez et dont on tire des sons très doux, et enfin beaucoup de *tapas* (étouffée du pays faite avec des écorces d'arbres), blanches et de couleur, des chevelures et de grandes plumes fixées à des tresses. J'allais oublier les paquets de noix de bancoulrier enfilées dans des arrêtes de feuilles de cocotier, qui doivent servir de luminaire pendant la soirée.

Cependant les parents prévenus s'empressent d'apporter des porcs, des poules, des poissons et toute espèce de fruits et de légumes du pays. Des hommes font du feu en trottant vivement deux morceaux de bois l'un contre l'autre, dressent un bûcher dans un trou creusé en terre et en forme de cuve, l'allument après l'avoir couvert de petites pierres qui vont servir à cuire les aliments ; d'autres vont chercher de l'eau dans de grands bambous, des jeunes filles montent dans les *purau* (genre d'hibiscus dont les feuilles sont presque rondes), pour en cueillir les plus belles feuilles qui serviront d'assiettes ; elles vont ensuite chercher de larges feuilles de l'arbre à pain, de grandes sessiles de bananier et les petites sessiles aromatiques du gingembre. Le porc est saigné, vidé, présenté à la flamme et gratté ensuite. Les femmes ne restent pas inoccupées ; les unes, armées de porcelaines sciées par le milieu, épluchent le *taro*, le *maïore*, les patates douces ; les autres vont chercher dans les réservoirs (creux dans la terre, peu profonds et garnis de feuilles aromatiques, pour garantir la pâte mahi qu'ils contiennent, du contact de l'air, et des parois en terre. Cette pâte se conserve ainsi pendant des années et plus elle est vieille meilleure elle est) de la pâte fermentée de *mei*, la pétrissent dans une cuve en bois, taillée en forme de callebou pointue d'un bout et arrondi de l'autre ; elles ont en main un court pilon de basalte ; elles pétrissent dans une autre cuve des bananes mures et de la farine de pia (racine d'arrowroot) qu'elles humectent en y versant du jus de leur noix de coco. Les pierres étant presque rouges, on applatit le foyer en le frappant avec un

bâton, on en retire les plus grosses pierres, et on pose sur l'âtre, ainsi préparé, le cochon, le ventre bien ouvert et à plat ; mais pour que la chair de l'animal ne s'attache pas aux pierres, on a soin de la garantir de ce contact brûlant par un léger grillage fait de jeunes branches de goyavier, les poules, les taro, les feïs (bananes sauvages) enveloppés dans des feuilles de purau ; ensuite les fruits et légumes, et enfin, sur les côtés, les poissons bien serrés dans des feuilles odorantes. On couvre alors le tout de feuilles d'arbre à pain, de larges feuilles de bananier, et on jette promptement de la terre par dessus, pour que la chaleur ne se perde pas. La cuisine est terminée. Dans une heure ou deux, les aliments seront cuits. Les grosses racines (taro, ignames) qu'on avait retirées du foyer avaient été jetées dans la cuve des bananes pétries avec du pia et avaient servi à en faire un pudding. La table est bien vite dressée au-dessous d'un dôme en feuilles de cocotier, tressées à la hâte et supporté par des troncs de bananiers. Les femmes y placent sur le gazon des feuilles de purau, les unes près des autres, de manière à ce que chacune de ces feuilles double le bout de la feuille précédente et couvre un peu la feuille collatérale, ce qui permettra après le repas de rouler cette espèce de nappe avec tous les débris qu'elle contiendra et de jeter le tout aux animaux domestiques. Le couvert est d'une grande simplicité : devant chaque convive on place un coco dépouillé de son écorce, un demi coco sec gratté et huilé jusqu'au jaune transparent, contenant de l'eau douce et un peu de *taïoro* dans une feuille. (Le *taïoro* est un assaisonnement essentiel dans tout repas indigène ; c'est un composé de râpures de noix de coco et de jus de cette noix, d'un peu de piment et du jus qu'on obtient en pressant des écrevisses cuites, le tout assaisonné d'un peu de gingembre). Lorsque tout fut disposé, les hommes se retirèrent pour se parer et les femmes surveillèrent le four et la nappe que les chiens flairaient constamment.

Je profitai du temps que j'aurais à perdre avant le dîner pour aller avec un guide visiter un bois sacré situé à portée de fusil derrière la case de mes amis et au-dessus d'un rocher qui s'élevait comme une muraille. Ce bois n'était pas silencieux ; on y entendait le chant du *Komako* (petit oiseau noir et blanc), les plaintes des tourterelles, le sifflement des perruches et le cri perçant de ces beaux oiseaux blancs aux plumes argentées qui voltigeaient au-dessus de leurs nids. Les perruches sont vertes avec les pattes rouges.

A l'ombre des grands arbres séculaires de ce lieu sacré, je vis

un vieillard étendu dans sa bière élevée à 2 mètres du sol. Ce cadavre était bien conservé. Sa figure, tatouée et calme, était découverte mais le reste du corps était enveloppé d'étoffes blanches. Il avait ses armes et des cocos près de lui ; c'était, me dit mon guide, un grand guerrier des Tais. La bière était abritée de la pluie par un petit toit, et elle était entourée de cierges en bois blanc.

En retournant par un autre sentier, j'arrivai à une petite case située à quelques pas de la maison de mes hôtes. Cette case mystérieuse était voilée par un rideau de mûriers. « Elle est tabu », me dit mon guide en me montrant les piliers de devant, lesquels représentaient d'horribles divinités grossièrement sculptées.

Je trouvai en arrivant tous les convives réunis sur la plateforme élevée devant la case et de plein pied avec elle. Ils s'étaient couronnés de feuilles et portaient des colliers faits de fruits du pandanus à l'odeur pénétrante. Ils avaient le corps luisant, car ils s'étaient passé sur la peau une pommade faite avec de l'huile de coco, du gingembre et des plantes aromatiques. Leurs pagnes en étaient tout imprégnés.

On attendait pour ouvrir le four que le *kava* fut terminé. J'assistai à la préparation de cette liqueur enivrante : 5 ou 6 jeunes filles de 10 à 12 ans étaient assises en rond et mâchaient des morceaux de racines de cette plante narcotique ; elles crachaient dans un baquet leur salive et le produit de leur mastication.

Lorsque cette préparation fut terminée, on versa le liquide dans un morceau d'étoffe naturelle qu'on détache du pied de la feuille du cocotier ; après l'avoir pressée, on la filtra à travers les filaments que fournissent les tiges d'un jonc très souple. On la laissa ensuite déposer et fermenter pendant le dîner. Le four est alors découvert ; le porc apparaît croustillant, on le dépose sur le ventre au milieu de la nappe avec les poulets cuits dans leur jus, on apporte en même temps dans des paniers en feuilles de cocotier tressées les fruits, les légumes et les poissons que l'on distribue devant chaque convive.

Chacun s'assied, les pieds croisés à la manière des tailleurs, autour de la nappe de feuilles de bananier. Cette position est très gênante pour l'Européen, aussi me donne-t-on un banc gonflé posé sur 4 petits pieds bas, le siège est poli et taillé dans un grand arbre de bois très dur. C'est le moment solennel : Un orateur se lève et d'une voix haute m'adresse un petit discours qu'il termine en m'offrant tout ce qui est sur la table et en me

disant : « Toi qui vas nous quitter, emporte de nous un bon souvenir. » Mon voisin se lève et répond pour moi et chacun va se laver les mains.

Mon hôte, le chef de la maison, armé d'un morceau de bambou, découpe le porc et les poules. Les femmes en prennent les morceaux pour nous les distribuer. Le beau sexe n'est pas admis à manger avec les hommes. La religion le défend ; ce n'est pas mépris, car elles ont souvent la haute autorité comme cheffesses ou grandes prêtresses. Chacun mange sans s'occuper de son voisin ; bien entendu que la fourchette d'Adam est la seule employée. On assaisonne ces mets en les trempant dans le *tioo*, sorte de sauce de coco délayée dans de l'eau de mer. On boit un coco pour faire passer le tout et le repas est terminé. Chacun alors se lève pour se rendre à la case sacrée, c'est là que l'on doit prendre le *kava*.

Le sentier qui y conduit est *tabu* comme tous les autres chemins qui conduisent aux autres lieux sacrés. Les femmes sont obligées, dans certaines vallées, de prendre de longs détours pour éviter ces lieux terribles pour elles, car la malheureuse qui violerait cette interdiction serait tôt ou tard punie de mort. J'ai vu une jeune fille malade qui ne voulait prendre aucun remède prétendant qu'elle avait par distraction suivi un sentier *tabu* et que les remèdes ne pouvaient la sauver ; elle est morte l'esprit frappé de terreur. Je reviens au *kava*.

Nous étions précédés d'un vieillard coiffé d'un bonnet de police en feuilles de cocotier tressées ; il avait à la main une canne dont le pommeau était orné d'une touffe de barbes blanches et sous le bras un bambou sur lequel on avait dessiné, au moyen d'un fil de fer rougi au feu, les dessins de tous les tatouages.

Arrivés à la case des idoles, nous nous étendons sur des nattes et l'on m'offre une tasse de *kava*. J'avoue que j'y trempai mes lèvres avec une certaine répugnance ; certainement les dents qui l'avaient préparé étaient de jolies perles de jeunes filles, mais leur salive était de trop. Je passai ma tasse à mon voisin, qui en avala le contenu avec autant de plaisir que nous en éprouvons lorsque nous prenons de bon café. On but à la ronde et on commençait à s'assoupir, lorsqu'un guerrier de haute taille et solidement bâti se présenta devant les buveurs ; il était en grande tenue, terrible à voir ; il portait sur la tête un diadème composé de grandes feuilles noires, lequel était appuyé d'aplomb à un croissant de grains d'Amérique fixé au-dessus du front. Cela le faisait paraître plus grand qu'il ne l'était réellement.

Le tatouage de sa face faisait ressortir le blanc de ses grands yeux dont les noires pupilles lançaient des éclairs ; il avait les oreilles marquées par de larges morceaux d'ivoire taillés et penchés en avant comme pour mieux entendre. Autour de son cou pendaient plusieurs colliers faits de dents de chiens et de petits coquillages enfilés. Un croissant de plumes, comme celui qui lui servait de diadème, pendait sur sa poitrine et s'appuyait à un hausse-col de nacres. Un troisième ornement, semblable aux deux premiers, lui pendait devant sur son pagne ; il avait des chevelures autour des reins, des poignets et au bas des jambes.

Les dessins de son tatouage représentaient des lignes croisées en losange, des étoiles, des oiseaux, des poissons et une foule d'autres figures ; c'était toute une littérature nationale, publiant des faits et gestes et sa situation sociale. Après avoir dansé, sautant d'un pied sur l'autre, et s'être frappé deux ou trois fois l'avant-bras gauche avec la paume de la main droite en nous montrant ses fortes dents blanches et bien plantées, il reprit son casse-tête qu'il avait posé à terre et, à haute voix, invita les habitants de la vallée française à une fête générale qu'on devait commencer le 2^e jour de la lune dans la vallée des Taïpi-Vaï. « Venez, dit-il, sans crainte. Les hostilités seront suspendues pendant toute la durée de la fête ».

(A suivre.)

DE PITCAIRN A FAKARAVA

Extrait de "*South Sea Tales*", de JACK LONDON.

Traduit de l'anglais, par OUTSIDER.

(SUITE.)

Une heure après, le ciel s'était assombri. Le vent se maintenait encore au sud-est, mais l'Océan était devenu un échiquier de rafales.

« Nous y serons vers une heure », annonça avec confiance le capitaine Davenport. « Vers deux heures tout au plus ; Mc Coy, vous pouvez toucher sur l'île où il y a du monde. »

Le soleil n'apparut plus et à une heure aucune terre n'était en vue. Le capitaine regarda à l'arrière vers le sillage du *Pyramées*.

« Bon Dieu », s'écria-t-il, « un courant de l'est. Regardez cela ! »

M. Konig n'y crut pas. Mc Coy ne se prononça pas, disant que dans les Pomotu il n'y avait pas de raison pour qu'il n'y eût pas un courant d'est. Quelques minutes après, une rafale privait pour un temps le *Pyrénées* de tout son vent et le laissait roulant fortement par le travers.

« Où est la sonde ? Mettez-vous y, vous là-bas. » Le capitaine prit la ligne de sonde, et observa sa dérivation vers le nord-est. « Là, regardez cela. Rendez-vous en compte vous-mêmes. »

Mc Coy et le maître firent l'expérience et sentirent la ligne bourdonner et vibrer fortement sous l'empire du rapide courant.

« Un courant de quatre nœuds », dit M. Konig.

« Un courant de l'est au lieu de l'ouest » ! dit le capitaine, regardant sévèrement Mc Coy, comme pour en rejeter le blâme sur lui.

« C'est une des raisons, capitaine, qui font monter l'assurance à dix-huit pour cent dans ces parages », répondit gaiement Mc Coy. « On ne peut jamais rien affirmer. Les courants se déplacent continuellement. Il y avait un homme qui écrivait des livres, j'ai oublié son nom, sur le yacht *Casco*. Il dépassa Takaroa de trente milles et tomba sur Tikei, tout cela à cause des changements de courants. Vous êtes maintenant au-dessus du vent, et vous fêriez sagement de porter au large de quelques points. »

« Mais de quelle quantité le courant me dérive-t-il ? », demanda le capitaine avec colère. « Comment saurai-je combien de points je dois prendre ? »

« Je ne sais pas, capitaine », dit Mc Coy, avec une grande affabilité.

La brise soufflait de nouveau, et le *Pyrénées*, avec son pont fumant qui luisait faiblement dans la brillante lumière grise, marchait lourdement sous le vent. Puis il revint en arrière, courant des bordées sur tribord et bâbord, croisant et recroisant sa route, sillonnant la mer en quête des îles Actéon, que les vigies au haut des mâts ne parvenaient pas à découvrir.

Le capitaine Davenport était hors de lui-même. Sa rage prit la forme d'un sombre silence, et il passa l'après-midi à arpenter la dunette ou appuyé contre les haubans. A la tombée de la nuit, sans même consulter Mc Coy, il brassa carré et mit le cap au nord-ouest. M. Konig, consultant subrepticement la carte et le compas, et Mc Coy, lui, jetant les yeux ouvertement et sans arrière pensée sur l'habitacle, reconnurent que l'on allait sur l'île Hao. Vers minuit, les rafales cessèrent et les étoiles apparurent.

Le capitaine fut ragailardi par le pronostic d'une claire journée.

« Je prendrai le point dans la matinée », dit-il à Mc Coy, « quoi que, pour avoir ma latitude, je sois embarrassé. Mais j'emploierai la méthode de Sumner et j'y arriverai. Connaissez-vous la ligne de Sumner ? »

Et là-dessus il l'expliqua en détail à Mc Coy.

Le jour se leva clair, le vent soufflait régulièrement de l'est et le *Pyrénées* filait assez tranquillement ses neuf nœuds. Le capitaine et le maître vérifièrent la position sur la ligne de Sumner, et tombèrent d'accord ; à midi, ils concordèrent encore, en contrôlant les observations du matin.

« Encore vingt-quatre heures et nous y serons », assura le capitaine à Mc Coy. « C'est un miracle que les ponts de cette vieille carcasse résistent encore. Mais cela ne peut pas durer. Non. Regardez comme ils fument de plus en plus chaque jour. Et je dois vous dire que c'était un pont étanche, fraîchement calfaté à Frisco. J'ai été surpris quand le feu s'est déclaré et que nous avons tout fermé en bas. Regardez cela ! »

Il s'interrompit et demeura bouche bée en voyant une spirale de fumée qui s'enroulait et se tordait à la partie inférieure du mât d'artimon, à vingt pieds au-dessus du pont.

« Mais comment cela est-il arrivé là ? » demanda-t-il avec indignation. Au-dessous il n'y avait pas de fumée. Sorti du pont en rampant, abrité du vent par le mât, assez fantastiquement cela avait pris forme et visibilité à la hauteur indiquée. La spirale se déroula en s'éloignant du mât et surplomba un moment la tête du capitaine comme un menaçant présage. L'instant d'après, le vent l'emportait, mettant fin à sa stupéfaction.

« Comme je vous le disais, dès que nous eûmes tout calfeutré en bas, je demeurai étonné. Le pont était étanche et pourtant la fumée s'y infiltrait comme à travers un tamis ; depuis lors, nous n'avons cessé de le calfater. Il faut que la pression intérieure soit épouvantable pour livrer passage à tant de fumée. »

L'après-midi le ciel se couvrit de nouveau, et le temps se mit aux rafales et à la pluie. Le vent évoluait d'arrière en avant entre le sud-est et le nord-est, et à minuit le *Pyrénées* fut coiffé par une violente rafale du sud-ouest, d'où le vent continua à souffler par intermittences.

« Nous ne serons pas à Hao avant dix ou onze », fit tristement le capitaine à sept heures du matin, lorsque la fallacieuse promesse de soleil eût été anéantie par un amoncellement de nua-

ges brumeux à l'orient du ciel. Un moment après, il demandait avec amertume : « Que deviennent les courants, maintenant ? »

Les vigies ne signalèrent aucune terre et la journée entière fut marquée par un calme accompagné de pluie, et coupé par de violentes rafales. Au soir, la mer se mit à grossir de l'ouest. Le baromètre était descendu à 29,50. Il ne faisait pas de vent ; sur la mer seulement continuait, croissante, une agitation de mauvais augure. Bientôt le *Pyrénées* se mit à rouler follement au milieu de vagues énormes qui venaient de l'ouest, en une procession interminable, du fond de l'obscurité. La toile fut serrée aussi vite que les deux bordées purent le faire, et quand les hommes, fatigués, eurent terminé, on entendit dans l'ombre un grondement de voix murmurantes, comme une menace d'animaux féroces. Une fois, la bordée de tribord fut appelée à l'arrière pour faire sur le pont une manœuvre de sécurité, et les hommes manifestèrent ouvertement leur maussaderie et leur mauvais vouloir. La lenteur de tous les mouvements était une inquiétante protestation.

L'atmosphère était moite et visqueuse comme un mucilage, et en l'absence de vent tous les hommes paraissaient haleter à cause du manque d'air. La sueur se montrait sur les figures et les bras nus ; quant au capitaine, ses traits émaciés plus soucieux que jamais, son regard trouble et fixe, étaient oppressés par l'attente d'une catastrophe imminente.

« C'est loin dans l'ouest », dit Mc Coy pour le rassurer. « Au pis aller, nous passerons seulement à la limite de l'ouragan. »

Mais le capitaine ne voulut rien entendre, et à la lueur d'un fanal se mit à lire le chapitre de son manuel indiquant la stratégie à adopter dans la lutte contre les cyclones.

Du milieu du navire le silence fut rompu par un sourd gémissement du garçon de cabine.

« Oh ! taisez-vous ! » hurla soudain le capitaine Davenport avec une force à épouvanter tout le monde à bord et à plonger le coupable dans une folle terreur.

« M. Konig », dit-il, d'une voix où tremblait la rage et l'énervement, « ayez l'obligeance d'aller jusqu'à l'avant, pour fermer la bouche de ce garçon avec un faubert. »

Mais ce fut Mc Coy qui y alla, et en quelques minutes il l'eut calmé et endormi.

Peu avant l'aube, le premier souffle d'air commença à venir du sud-est, se transformant rapidement en une brise de plus en plus forte. Tout le monde était sur le pont, attendant ce qui allait s'ensuivre.

« Tout va bien maintenant, capitaine », dit Mc Coy, se plaçant à ses côtés. L'ouragan va dans l'ouest et nous laisse au sud. Cette brise provient de son aspiration. Cela ne soufflera pas plus fort. Vous pouvez vous mettre à établir les voiles. »

« Mais dans quel sens? Où me diriger? Voici la seconde journée sans observation, et nous aurions dû voir l'île Hao hier matin. Quelle route faire: nord, sud, est, ou quoi? Dites-le-moi, et je marche en un clin d'œil. »

« Je ne suis pas navigateur, capitaine », dit Mc Coy de sa douce voix.

« Je m'étais habitué à croire que je l'étais », riposta-t-il, « avant de m'être trouvé aux Pomotu. »

A midi, le cri de « Brisants à l'avant! » fut poussé par la vigie. Le *Pyrénées* porta au large, et l'une après l'autre les voiles furent larguées et les écoutes bordées. Le *Pyrénées* glissait sur l'eau en luttant contre un courant qui menaçait de le jeter sur les brisants. Officiers et hommes manœuvraient avec une ardeur folle, cuisinier et garçon de cabine, le capitaine Davenport lui-même et Mc Coy, tous prêtaient la main.

On rasa de près le haut-fond, écueil découvert et dangereux, sur lequel le flot brisait incessamment, où la vie était impossible et où ne s'arrêtaient pas même les oiseaux de mer. Le *Pyrénées* n'était pas à plus de cent yards quand, grâce au vent, il put s'en éloigner. A ce moment l'équipage harassé, ayant terminé la manœuvre, répandit un torrent de malédictions sur la tête de Mc Coy, de Mc Coy qui était venu à bord proposer de faire voile sur Mangareva et les avait leurrés tous en les amenant de l'île Pitcairn, où ils étaient en sûreté, à une perte certaine sur cette décevante et terrible immensité de la mer.

Mais l'âme tranquille de Mc Coy n'en fut pas troublée. Il leur souriait avec une simple et gracieuse bienveillance, et l'élévation de sa bonté sembla en quelque sorte pénétrer dans leurs esprits farouches et sombres, les calmant, et par ce calme même faisant taire les imprécations qui vibraient dans leur gosier.

« Mauvaises eaux! mauvaises eaux! » murmurait le capitaine Davenport tandis que son navire se dégageait, mais il se tut soudain pour regarder fixement l'écueil qui aurait dû se trouver à l'arrière, au lieu qu'il était déjà au quartier du vent du *Pyrénées* et montait rapidement au vent.

Il s'assit et cacha son visage entre ses mains. Et le premier maître, et Mc Coy, et tout l'équipage virent ce qu'il avait vu. Au sud du haut-fond, un courant de l'est les avait portés dessus; au

nord du haut-fond, un courant de l'ouest non moins rapide avait saisi le navire et l'emportait au loin.

« J'avais entendu autrefois parler de cet archipel », gronda le capitaine, écartant de ses mains son visage pâli. « Le capitaine Moyendale m'en avait dit un mot après y avoir perdu son navire. Et je riais de lui par derrière. Dieu me pardonne, je riais de lui ! « Quel est ce haut-fond ? », demanda-t-il à Mc Coy, en arrêtant son récit.

« Je ne sais, capitaine. »

« Pourquoi ne savez-vous pas ? »

« Parce que je ne l'avais jamais vu, et parce que je n'en ai jamais entendu parler. Je sais qu'il n'est pas indiqué sur la carte. Ces eaux n'ont jamais été étudiées à fond. »

« Alors vous ne savez pas où nous sommes ? »

« Pas plus que vous-même », dit Mc Coy gentiment.

A quatre heures de l'après-midi des cocotiers furent signalés, qui semblaient sortir de l'eau. Peu après, la terre basse d'un atoll se montrait au-dessus de la mer.

« Je sais où nous sommes maintenant, capitaine. » Mc Coy écarta les jumelles de ses yeux. « C'est l'île Tauere. Nous sommes à quarante milles au-delà de Hao, et nous avons le vent debout. »

« Soyez prêt à nous échouer, alors ; où est la passe ? »

« Il n'y a qu'un passage de canot. Mais maintenant que nous savons où nous sommes, nous pouvons courir sur Raroia, qui n'est qu'à cent vingt milles d'ici, droit au nord-nord-ouest. Avec cette brise nous pouvons y être à neuf heures demain matin. »

Le capitaine consulta la carte et délibéra en lui-même.

« Si nous nous mettons à la côte ici », ajouta Mc Coy, « il nous faudra aller en canots à Raroia tout de même. »

Le capitaine donna ses ordres, et une fois de plus le *Pyrénées* évita au large pour une nouvelle course à travers la mer inhospitalière.

Et le milieu de l'après-midi suivante vit le désespoir et la mutinerie éclater sur le pont fumant. Le courant avait augmenté, le vent avait molli, et le *Pyrénées* avait dérivé vers l'ouest. La vigie signala Raroia à l'est, visible à l'œil nu du haut du mât, et vainement pendant des heures le *Pyrénées* essaya de porter dessus. Comme un mirage, les cocotiers dominaient toujours l'horizon, visibles seulement de la mâture, et cachés aux hommes du pont par la sphéricité du globe.

Le capitaine Davenport consulta encore Mc Coy et la carte. On avait Makemo à soixante-quinze milles au sud-ouest, son lagon avait trente milles de long et la passe était excellente. Quand le capitaine donna ses ordres l'équipage refusa d'obéir. Ils annoncèrent qu'ils en avaient assez de ce feu d'enfer sous leurs pieds. La terre était proche. Qu'importait si le vaisseau ne pouvait pas y arriver? On pouvait le faire dans les embarcations. Laissez-le brûler alors. Leurs existences comptaient bien pour quelque chose. Ils s'étaient assez fidèlement dévoués au navire, maintenant ils allaient songer à eux-mêmes.

Ils s'élancèrent aux canots, écartant de leur route le second et le troisième maîtres, et commencèrent à balancer les chaloupes pour les descendre en dehors. Le capitaine et le premier maître, revolvers au poing, s'avançaient à l'entrée de la dunette, quand Mc Coy, montant au-dessus de la cabine, se mit à parler.

Il parla aux matelots, et au premier son de sa voix de colombe, ils s'arrêtèrent pour écouter. Il étendit sur eux l'ineffable sérénité de sa paix. Sa douce voix et ses simples pensées s'envolaient vers eux en un courant magique, les apaisant malgré eux. Des choses oubliées depuis longtemps leur revenaient, quelques-uns se rappelaient les berceuses de leur enfance, la félicité et le repos dans les bras maternels à la fin de la journée. Il n'y avait plus de peines, plus de dangers, plus de colère au monde. Toutes choses étaient ce qu'elles devaient être, et il leur paraissait naturel de s'éloigner de la terre et de reprendre la mer une fois de plus avec ce feu d'enfer brûlant sous leurs pieds.

Mc Coy parlait simplement; mais ce n'était pas l'effet de ses paroles, c'était sa personnalité qui parlait plus éloquemment que tout ce qu'il aurait pu dire. C'était l'alchimie d'une âme secrètement subtile et gravement profonde, une mystérieuse émanation de l'esprit, qui séduisait, doucement humble et irrésistiblement imposante. Elle illuminait les sombres cryptes de ces âmes, par une contrainte faite de loyauté et de sympathie, infiniment plus puissante que celle qui résidait dans l'aspect meurtrier du revolver des officiers.

Les hommes demeuraient en place, hésitant sur la conduite à tenir, en dépit des excitations des meneurs. Enfin un matelot, puis un autre, puis tous s'éloignèrent la tête basse, chacun de son côté.

Les traits de Mc Coy rayonnaient d'une joie enfantine quand il descendit de dessus la cabine. Il n'y avait pas de désordre. Quant à cela, on n'avait eu aucun désordre à arrêter. Il n'y avait

jamais eu de désordre, car semblable événement ne pouvait trouver place dans la sphère bienheureuse où il vivait.

« Vous les avez hypnotisés », ricana M. Konig, lui parlant à voix basse.

« Ces garçons sont bons », répondit-il. « Ils ont bon cœur. Ils ont passé de rudes moments, et ils ont peiné dur, et ils vont persister jusqu'à la fin. »

M. Konig n'eut pas le temps de répondre. Sa voix claire donnait des ordres que les marins exécutaient avec élan, et le *Pyrénées* évita au vent jusqu'à ce que son avant pointât dans la direction de Makemo.

La brise était très faible et tomba presque entièrement au coucher du soleil. La chaleur était intolérable et, de l'avant à l'arrière, les hommes songeaient en vain à dormir. Le pont était trop chaud pour s'y coucher, et des vapeurs délétères, suintant à travers les jointures, erraient comme de mauvais esprits sur le navire, se glissant dans les narines et les bronches des imprudents, déterminant des crises d'éternuement et des quintes de toux. Les étoiles brillaient à peine sur la voûte du ciel assombri, et la pleine lune, se levant dans l'est, atteignait de sa lumière les myriades de touffes, de filaments et de pellicules, d'une finesse de toile d'araignée, qui, formées par la fumée, s'entrelaçaient, s'enroulaient et se tordaient le long du pont, sur les lisses, parmi les mâts et les haubans.

« Dites-moi », fit le capitaine Davenport en frottant ses yeux enflammés, « qu'advint-il des gens de la *Bounty* après leur débarquement à Pitcairn? La relation que j'ai lue indique qu'ils brûlèrent le vaisseau et qu'on ne les découvrit que plusieurs années plus tard. Mais que se passa-t-il dans l'intervalle? J'ai toujours été curieux de le savoir. Quelques-uns furent pendus. Mais il y avait des indigènes aussi. Et ensuite il vint des femmes. Des désordres semblent s'être produits au bout de très peu de temps. »

« Il y eut du désordre, en effet », répondit Mc Coy. « Ces hommes étaient méchants. Ils se disputèrent tout le temps au sujet des femmes. Un des rebelles, William, perdit sa femme, une Tahitienne, comme elles l'étaient toutes. Elle était tombée du haut des falaises en chassant des oiseaux de mer. Alors il enleva la femme d'un des indigènes. Tous ceux-ci en furent très irrités, et ils massacrèrent presque tous les rebelles. Ceux qui se sauvèrent mirent à mort tous les indigènes mâles, avec l'aide des femmes. En définitive, ils se tuèrent tous les uns les autres. Ces gens étaient terribles.

« Timiti fut tué par deux autres indigènes qui faisaient mine de lui apprêter la chevelure en toute amitié. Ils agissaient à l'instigation des blancs. Puis les blancs les tuèrent eux-mêmes. La femme de Tullaloo lui donna la mort dans une grotte, parce qu'elle voulait avoir un blanc pour mari. C'étaient des pervers de qui Dieu avait détourné sa face. Au bout de deux années, tous les hommes natifs avaient péri, ainsi que tous les blancs, sauf quatre : Young, John Adams, Mc Coy (mon arrière grand-père) et Quintal. Celui-ci était un très méchant homme aussi. Une fois, simplement parce que sa femme ne lui avait pas rapporté assez de poisson, d'un coup de dent il lui arracha une oreille. »

« C'était là un vilain monde », fit M. Konig.

« Oui, c'étaient de très vilaines gens », acquiesça Mc Coy, et il continua de sa douce voix le tranquille récit des forfaits et de l'iniquité de son impudique ancêtre. « Mon arrière-grand-père n'échappa au massacre que pour périr de sa propre main. Il avait réussi à fabriquer de l'alcool en distillant le jus des racines du *ti*. Quintal était son commensal, et ils s'enivraient ensemble tout le temps. A la fin Mc Coy fut pris de délirium tremens, s'attacha une pierre au cou et se précipita à la mer.

« La femme de Quintal, celle dont l'oreille avait été coupée, trouva aussi la mort en tombant de la falaise. Alors Quintal alla trouver Young et lui demanda sa femme, puis il alla faire à Adams une demande identique. Adams et Young eurent peur, et ayant appris qu'il cherchait à les tuer, ils prirent les devants et le firent mourir, tous deux ensemble, à l'aide d'une hachette. Puis Young décéda. C'est à peu près toute l'histoire de ces troubles. »

« Je l'aurais bien dit », conclut le capitaine Davenport, « il ne restait plus personne à tuer. »

« Comme vous voyez, Dieu avait détourné d'eux sa face », dit Mc Coy.

Au matin, il ne soufflait qu'une faible brise de l'est, et ne pouvant, avec si peu de vent, faire route au sud, le capitaine serra au plus près les amures de bâbord. Il craignait ce terrible courant de l'ouest qui l'avait éloigné de tant de ports de refuge. Toute la journée le calme se maintint, et aussi toute la nuit, tandis que les matelots bougonnaient, en présence d'une faible ration de bananes desséchées. D'ailleurs, ils s'affaiblissaient et se plaignaient de maux d'estomac causés par une nourriture strictement composée de bananes. Durant tout le jour le courant drossa le *Pyrénées* vers l'ouest; tandis qu'il n'y avait pas de vent pour le porter au sud. Au milieu du premier petit quart, des co-

cotiers furent signalés droit au sud, avec leurs cimes touffues se dressant au-dessus de l'eau et marquant la situation d'un atoll qui émergeait à faible hauteur.

« C'est l'île Taenga », dit Mc Coy. « Il nous faut de la brise cette nuit, autrement nous passerons Makemo. »

« Qu'est-il advenu du vent du sud-est ? » demanda le capitaine. « Pourquoi ne souffle-t-il pas ? Qu'est-ce qu'il y a donc ? »

« C'est le résultat de l'évaporation des grands lagons... il y en a tant ! » expliqua Mc Coy. « Cette évaporation bouleverse tout le système des vents. Elle cause même des retours de vent et donne naissance à des tempêtes du sud-ouest. C'est l'Archipel Dangereux, capitaine. »

Le capitaine Davenport regarda fixement le vieillard, ouvrit la bouche, prêt à lancer une imprécation, mais il la retint et se tut. La présence de Mc Coy mettait un frein aux blasphèmes qui s'agitaient dans sa tête et tremblaient dans sa gorge. L'influence de Mc Coy s'était développée durant les longues journées qu'ils avaient passées ensemble. Le capitaine Davenport était un autocrate de la mer, ne craignant personne, ne bridant jamais sa langue, et maintenant il se sentait incapable de jurer en présence de ce vieux aux noirs yeux de femme et à la voix de colombe. Quand il s'en rendit compte, le capitaine ressentit une impression très forte. Ce vieillard n'était que le descendant de Mc Coy, du Mc Coy de la *Bounty*, ce rebelle qui avait échappé au bout de chanvre qui l'attendait en Angleterre, ce Mc Coy qui avait été une puissance de mal durant ces premiers jour où l'île Pitcairn avait été remplie de sang, d'impudicité et de morts violentes.

Le capitaine Davenport n'était pas religieux, pourtant, en ce moment, il se sentit follement poussé à se jeter aux pieds de l'autre... et à lui dire il ne savait quoi. C'était une impulsion qui le remuait si profondément plutôt qu'une pensée cohérente, et il entrevoyait vaguement sa propre indignité et sa petitesse, vis-à-vis de cet homme qui joignait à la simplicité d'un enfant toute la douceur d'une femme.

Naturellement, il ne pouvait s'humilier à ce point sous les yeux de ses officiers et de ses hommes. D'ailleurs, l'emportement qui avait soufflé le blasphème faisait encore rage au fond de son cœur. Soudain il s'élança vers la cabine et prenant la main de Mc Coy, il cria :

« Dites donc, vieillard, je ne veux pas être surpassé. Ces Pomotu m'ont leurré et m'ont affolé. Je me refuse à être surpassé.

Je veux conduire le navire aussi longtemps qu'il faudra, à travers tous les Pomotu jusqu'en Chine, jusqu'à ce que je trouve une place pour l'échouer. Si tous les hommes désertent, je resterai seul. Je veux étudier les Pomotu. Ces îles ne me feront pas perdre la tête. C'est un bon navire, et je m'y tiendrai tant qu'il y aura une planche pour me porter. Vous m'entendez ? »

« Et je demeurerai auprès de vous, capitaine », dit Mc Coy.

Durant la nuit, de légères, déconcertantes brises soufflèrent du sud, et le capitaine éperdu avec son chargement de feu, observait et mesurait sa dérive dans l'ouest, en laissant échapper parfois des jurons assez bas pour que Mc Coy n'entendit point. *

Le jour fit voir encore des palmiers surgissant des eaux dans le sud.

« Ceci est l'extrémité sous le vent de Makemo », dit Mc Coy. « Katiu n'est qu'à quelques milles à l'est. Nous pouvons les franchir. »

Mais l'attraction du courant entre les deux îles les entraîna au nord-ouest, et à une heure de l'après midi ils virent les palmiers de Katiu s'élever au-dessus de la mer et s'enfoncer au-dessous de sa surface.

Quelques minutes après, juste comme le capitaine s'apercevait qu'un nouveau courant du nord-est avait accroché le *Pyrénées*, les vigies signalèrent du haut des mâts des cocotiers dans le nord-ouest.

« C'est Raraka », dit Mc Coy, « nous ne pouvons y aborder sans vent. Le courant nous dresse au sud-ouest. Mais il faut faire attention. Quelques milles au delà circule un courant du nord qui s'infléchit en ligne courbe vers le nord-ouest. Il pourrait nous balayer loin de Fakarava, et Fakarava est l'endroit où le *Pyrénées* sera échoué le mieux possible. »

« Qu'ils balayent au diable, je veux dire : tant qu'il leur plaira », remarqua avec chaleur le capitaine Davenport. « Nous trouverons tout de même un lit où coucher le bateau. »

Mais la situation sur le *Pyrénées* atteignait à son comble. Le pont était tellement chaud qu'il semblait, avec quelques degrés de plus, devoir éclater en flammes. En quelques endroits même, les chaussures aux fortes semelles des matelots ne les protégeaient pas, et force leur était de marcher vite pour éviter de se roussir les pieds. La fumée devenait plus intense avec une acridité plus grande. Tous, à bord, souffraient d'inflammation aux yeux, et ils toussaient et suffoquaient comme un équipage de tuberculeux. Dans l'après-midi les canots furent suspendus en

dehors et armés. Les derniers paquets de bananes desséchées y furent installés, de même que les instruments des officiers. Le capitaine plaça aussi le chronomètre dans le grand canot, craignant de voir sauter le pont à tout moment.

Durant la nuit entière cette appréhension pesa lourdement sur tous, et aux premières lueurs du matin, les yeux cernés et les visages livides, ils se regardèrent les uns les autres, comme surpris que le *Pyrénées* ne fut pas démembré et qu'ils fussent encore vivants.

Marchant avec rapidité et même parfois se laissant aller à faire des bonds dans une course dépourvue de gravité, le capitaine inspecta le pont du navire.

« C'est maintenant une question d'heures, sinon de minutes », annonça-t-il à son retour sur la dunette.

Le cri de « Terre » descendit du haut des mâts. Du pont la terre était invisible et Mc Coy gagna les hunes, tandis que le capitaine profitait de l'occasion pour vider en d'énergiques jurons toute l'amertume de son cœur. Mais il s'arrêta soudain de jurer en apercevant au nord-est une sombre ligne sur l'eau. Ce n'était pas une rafale, mais une brise régulière, le souffle de l'alizé disparu, qui se remettait en action à huit points en dehors de sa direction normale.

« Tenez dessus, capitaine », dit Mc Coy aussitôt qu'il eut regagné la dunette. « C'est l'extrémité est de Fakarava, et nous allons entrer dans la passe pavillon déployé, vent largue et toutes voiles dehors. »

Au bout d'une heure, les cocotiers et la terre basse étaient visibles du pont. Le sentiment général de la fin imminente du *Pyrénées* oppressait les cœurs. Le capitaine avait amené les trois canots, que tirait à l'arrière une courte remorque, un homme dans chacun les maintenant écartés. Le *Pyrénées* longea de près le rivage, le brisant écumeux de l'atoll se voyait à deux encâblures à peine.

« Tenez-vous prêt à entrer, capitaine », avertit Mc Coy.

Une minute après, la terre se divisait, ouvrant un étroit passage, et au delà le lagon, tel un grand miroir, de trente milles de long et un tiers en largeur.

« Maintenant, capitaine ».

Pour la dernière fois les vergues du *Pyrénées* se penchèrent à la ronde, comme il obéissait au gouvernail et mettait l'avant dans la passe. Le mouvement avait à peine été fait et rien ne s'était produit, quand les hommes et les maîtres se jetèrent sur la

dunette, pris d'une terreur panique. Rien n'était survenu, mais ils affirmaient que quelque chose était sur le point d'arriver. Ils ne pouvaient dire pourquoi; ils savaient seulement que l'instant était tout proche. Mc Coy partait à l'avant pour se mettre en posture de piloter le navire, mais le capitaine lui saisit le bras et le fit pivoter.

« Faites-le d'ici », dit-il, « le pont n'est pas sûr. » « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il l'instant d'après. « Nous sommes encore arrêtés. »

Mc Coy sourit. « Nous sommes dans un courant de sept nœuds, capitaine, dit-il. » C'est que le reflux de la marée haute s'écoule par ce passage. »

Au bout d'une autre heure, le *Pyrénées* avait à peine avancé de sa longueur, mais le vent fraîchit et il se mit à progresser.

« Il faudrait gagner les canots, quelques-uns d'entre vous », commanda le capitaine Davenport.

Sa voix résonnait encore et les hommes se mettaient à peine en mouvement pour obéir, quand le pont du milieu du *Pyrénées* fut emporté dans l'espace, en un amas de flammes et de fumée, parmi les voiles et les agrès, dont une partie demeura, le reste tombant à la mer. Le vent soufflait par le travers, ce qui préserva les hommes groupés sur la dunette. Ils se ruèrent à l'aveugle pour gagner les canots, mais la voix de Mc Coy, portant un rassurant message de grand calme et d'infinie patience, les arrêta.

« Ne vous pressez pas tant », disait-il. « Tout va très bien; que quelqu'un fasse descendre le garçon, s'il vous plaît. »

Dans son épouvante, le timonier avait abandonné la roue et d'un élan le capitaine avait saisi les rayons à temps pour empêcher le bateau de céder au courant et d'être porté à terre.

« Chargez-vous des embarcations », dit-il à M. Konig. « Gardez-en une tout près, droit sous le gaillard d'arrière. Quand je viendrai, je n'aurai qu'à y sauter ».

M. Konig hésita puis passa sur la lisse et descendit dans le canot.

« Portez un demi-point au large, capitaine. »

Le capitaine Davenport esquaissa un bond. Il avait cru qu'il portait le navire en lui-même.

« Oui, oui, un demi-point », répondit-il.

Dans son milieu le *Pyrénées* était un foyer ouvert et flambant, duquel s'élançaient d'immenses volutes de fumée qui s'élevaient bien au-dessus des mâts et masquaient complètement l'avant du navire. Mc Coy, abrité par les haubans d'artimon, continuait sa

difficile tâche de guider le vaisseau à travers les détours du chenal.

Du siège de l'explosion, le feu s'étendait vers l'arrière par le pont, tandis que les hautes voiles du grand mât étaient emportées et disparaissaient dans une nappe de flammes. Quoique ne pouvant rien voir, ils pensaient bien que le haut de la voilure avait aussi disparu.

« Pourvu seulement que toutes ses voiles ne brûlent pas avant qu'il ne soit entré », gronda le capitaine.

« Il entrera », assura Mc Coy avec une suprême confiance.

« Nous avons largement le temps. Nous entrerons certainement. Et une fois à l'intérieur, nous irons droit devant, ce qui éloignera de nous la fumée et empêchera le feu d'atteindre l'arrière. »

Une langue de flammes lécha l'artimon, atteignit avec avidité les plus basses voiles, les dépassa et s'évanouit.

Des hunes, un tronçon enflammé de cordage tomba juste sur la nuque du capitaine Davenport. Il s'écarta aussi vivement qu'un homme piqué par une abeille, en même temps qu'il balayait loin de sa peau le brandon malencontreux.

« Comment allons-nous, capitaine ? »

« Nord-ouest par ouest. »

« Portez ouest-nord-ouest. »

Le capitaine remonta la roue et se maintint.

« Ouest par nord, capitaine. »

« Il y est, ouest par nord. »

« Et maintenant ouest. »

Lentement, point par point, pendant qu'il entraît dans le lagon, le *Pyrénées* décrivait un cercle, et allait devant le vent ; et point par point, avec la même calme assurance que s'il avait mille années de temps devant lui, Mc Coy énonça le changement de direction.

« Un autre point, capitaine. »

« Ça y est. »

Le capitaine tourna rapidement quelques rayons d'un côté à l'autre, avançant et ramenant un rayon en arrière, pour en contrôler l'action.

« Comme ça. »

« Entendu. Droit dessus. »

En dépit du fait que le vent venait maintenant de l'arrière, la chaleur était si intense que le capitaine Davenport était forcé de baisser la tête sur l'habitacle, laissant tantôt une main tantôt l'au-

tre sur la roue, pour pouvoir frotter ses joues et les protéger de l'action du feu. La barbe de Mc Coy se racornissait et se recroquevillait et une odeur de cuir grillé, gagnant les narines de l'autre, le fit tourner les yeux vers son voisin avec une soudaine sollicitude. Le capitaine retirait alternativement ses mains de la roue, afin de frotter sur son pantalon leur dos enflammé. Toutes les voiles du mâât d'artimon s'anéantirent dans un tourbillon de feu, forçant les deux hommes à se tapir pour abriter leurs visages.

« Maintenant », dit Mc Coy, coulant un regard en avant vers le rivage peu élevé », quatre points dessus, capitaine, et laissez courir. »

Des tronçons et des lambeaux de cordages et de toiles embrasés tombaient autour d'eux et sur eux. Les vapeurs émanées d'un bout de corde goudronnée fumant aux pieds du capitaine, lui causèrent une violente quinte de toux, durant laquelle il pouvait à peine se tenir à la roue.

Le *Pyrénées* toucha, sa proue s'éleva, et il s'échoua doucement. Une pluie de débris enflammés, détachés par le choc, tomba autour d'eux. Le navire fit encore un mouvement en avant et toucha une seconde fois. Il écrasa le fragile corail sous sa quille, avança un peu, et toucha une troisième fois.

« C'est bien fini », dit Mc Coy. « N'est-ce pas ? » demanda-t-il doucement, une minute après.

« Il n'en sortira pas », fut-il répondu.

« Tout va bien. Il va osciller autour de son point d'arrêt. » Mc Coy jeta un regard par dessus le bord. « Un doux sable blanc. On ne pouvait demander mieux. Un beau fond. »

Tandis que l'arrière du *Pyrénées* évoluait sous l'action du vent, une terrifiante rafale de fumée et de flammes envahit l'arrière. Le capitaine abandonna la roue sous le coup d'une douleur cuisante. Il atteignit l'amarre du canot resté sous le gaillard, et s'adressant à Mc Coy qui se tenait de côté pour le laisser descendre :

« Vous d'abord, cria-t-il, le saisissant par l'épaule et le poussant presque sur la lisse. Mais la flamme et la fumée étaient terribles, et il suivit aussitôt. Les deux hommes, se glissant le long de la corde, prirent pied en même temps dans le canot. Sans attendre les ordres, un matelot à l'avant coupa l'amarre avec son couteau à gaine. Les rames tenues en équilibre, frappèrent l'eau, et le canot s'éloigna.

« Un beau lit, capitaine », murmura Mc Coy, regardant derrière lui.

« Oui, un beau lit, et tous nos remerciements pour vous », fut la réponse.

Les trois embarcations tirèrent vivement vers la plage de blanc corail pulvérisé, au delà de laquelle, auprès d'un bouquet de cocotiers, on pouvoit voir une demi-douzaine de paillottes et une vingtaine environ d'indigènes, en grand émoi, regardant de tous leurs yeux cette conflagration qui venait d'échouer sur leur riva-ge.

Les canots abordèrent et on sauta sur le sable blanc.

« Et maintenant », dit Mc Coy, « il faut que je m'occupe de regagner Pitcairn ».

F I N

NOTES SUR LE DIALECTE PAUMOTU

Le vieux langage Paumotu se rapproche de très près du pur et véritable Polynésien. A mon humble avis, il mérite de vivre. Le sauver de l'oubli serait une œuvre louable sous beaucoup de rap-ports. J'estime ce travail digne d'intérêt, pour aider à mieux con-naître le caractère de ces peuplades, urgent aussi, vu que sous l'influence des idées nouvelles et au contact de plus en plus fré-quent des étrangers, ce curieux idiome que le paganisme seul pouvait établir et maintenir, tend à disparaître. Plus tard, quand cette race sera éteinte, les ethnographes et les linguistes appré-cieront davantage les documents écrits d'une langue qui ne sera plus parlée. Dans ces quelques pages, je me suis proposé avant tout de ne m'occuper que du fond véritable et primitif de cette belle langue océanienne que les savants devraient connaître pour établir, sur cette étude, une de leurs précieuses recherches sur l'origine de ces peuples.

Mon intention est d'apporter mon humble contribution au courant qui se dessine de plus en plus en faveur de notre ex-pansion coloniale et des explorations lointaines. Puisse l'étude comparée de ces divers dialectes jeter un peu plus de jour sur des questions intéressantes au plus haut degré, notamment sur l'origine de ces peuples, leurs migrations, sur leurs âges, etc. Heureux si nous réussissons à apporter un peu plus de lumière et favorisons du même coup l'expansion de notre langue na-tionale.

Il n'est pas possible, en effet, dans l'étude, quelque sommaire qu'elle doive être, du caractère d'une nation, d'en négliger la langue et la littérature, qui en sont l'expression la plus originale.

Par rapport aux qualités phoniques, les idiomes polynésiens forment une série progressive, l'un étant plus avancé dans l'altération que l'autre. Les qualités phoniques offrent en conséquence une base plus solide pour parvenir à une classification de ces langues. On doit d'autant plus recourir à cette échelle de comparaison que la formation grammaticale étant presque la même dans tous les dialectes, elle ne peut guère servir à les ranger dans leurs proportions relatives. Comme la décadence est la marque distinctive d'après laquelle il faut classer ces idiomes, on doit préférer une gradation descendante à une ascendante. On partira de celle des langues polynésiennes qui se rattache le plus aux idiomes malais occidentaux. C'est la langue "tonga" des îles des Amis qui se trouve à la tête des langues polynésiennes. C'est la plus riche d'entre elles. Elle forme, pour ainsi dire, la transition du type occidental au type oriental.

La série descendante, partant de Tonga, se continue par la langue de la Nouvelle-Zélande, de Wallis, Rarotonga, de Mangaréva, des Tuamotu, la langue tahitienne ou des îles de la Société, la langue des îles Marquises, et finit par la langue des îles Sandwich. Mais ces neuf dialectes d'une même langue-mère ne se suivent pas toujours dans la succession que je viens de leur donner. Chaque langue sort, dans l'une ou l'autre forme, de la série établie et occupe une place avant ou après celles qui la précèdent ou la suivent; le tonga a quelque fois la forme la plus altérée d'un mot; et la langue sandwichoise, qui est la plus pauvre de toutes, présente quelques formes plus parfaites et plus arrondies que le Nouveau-Zélandais. C'est surtout les dialectes tahitien, sandwichois et marquisien qui se mettent tour à tour à la dernière place par la mutilation d'une partie de leurs formes.

Les Tahitiens et les Sandwichois, par excès d'amour, sans doute, pour les coulantes et les liquides, ont éliminé de leur langue primitive le "g" et le "k". Les Paumotu, au contraire, ont conservé de préférence les sons durs et gutturaux. De cette manière, bien que leur langue n'admette point deux consonnes de suite dans un mot, ils ont trouvé le moyen de faire une langue *forte, mâle et guerrière* comme leur caractère.

Le langage paumotu diffère complètement des dialectes parlés dans les archipels environnants : Tahiti, Marquises, Gambiers, Rarotonga, Sandwich, bien qu'ayant avec eux une paren-

té évidente. Les indigènes de nos îles affectionnent surtout le "k" fortement prononcé, qui rappelle les "x" des Grecs, et le "g" qui se transforme en "ng" nasal, comme aux Gambier, à Rarotonga et chez quelques peuplades de Nukuhiva. Avec cela, ils ont pu se former à leur goût un idiome fortement accentué, expression parfaite de leur caractère ferme et décidé. Cependant, il a de la douceur et de la sonorité, vu qu'il est composé aux deux tiers de voyelles.

En effet, un mot ne saurait finir par une consonne, aucun Océanien ne pouvant le prononcer de cette manière. C'est pour cela que si vous leur donnez à prononcer un mot d'une langue étrangère, qui soit ainsi terminé, ils ne manqueront pas de lui donner de suite leur terminaison de *choix* ou plutôt de *nécessité*, à raison de l'habitude de l'organe, retranchant la consonne incommode ou y ajoutant une voyelle de son goût pour pouvoir la faire sonner.

Par exemple : de Guilmard, ils feront KIMARA.

de Gilbert, ils feront KIRIPERE.

La manière de parler le Polynésien n'a aucun rapport avec celle de parler nos langues européennes. Et en effet, comment comparer nos longues périodes, liées de tant de conjonctions et embarrassées de tant de "que" et de phrases incidentes, avec les petites phrases courtes et pour ainsi dire sans liaison de nos idiomes océaniens qui, sous ce rapport, ont, semble-t-il, de grands traits de ressemblance et peut-être de parenté avec les langues primordiales du monde.

Dans l'hébreu, vous trouverez la même contexture, le même génie que nous rencontrons dans les dialectes de notre belle langue océanienne.

La langue polynésienne est d'une richesse extraordinaire. Ainsi, le même mot, comme dans les langues primitives, peut-être regardé soit comme nom, soit comme adjectif, soit comme verbe, soit comme adverbe. Sans cela, on serait peut-être embarrassé de faire une liste très nombreuse des mots de chaque partie du discours ; mais cette richesse d'acception d'un même mot rend du même coup la langue très riche, en lui ouvrant ce grand trésor que nos langues européennes ne connaissent pas ou qu'elles ont perdu en spécifiant trop peut-être les espèces. Le R. P. Laval, dans son essai de grammaire mangaréviennne, est arrivé à traduire différemment 18.048 fois la même phrase d'une manière élégante et correcte, sans que le sens en ait été altéré.

La langue tuamotu appartient à la famille des langues dites

"touraniennes". Le groupe touranien comprend les langues des races nomades éparses dans le nord et le centre de l'Asie : le Mongol, le Turc, le Tongouse ; ces races ont envahi et peuplé le sud du même continent, puis les îles limitrophes. Ce nom vient de "Toura", qui exprime la vitesse du cavalier. Les langues touraniennes ont pour caractère propre d'exclure la flexion et de conserver les racines entières et invariables. On le sait : les racines, dans le langage, sont l'élément primitif et irréductible de la parole ; elles expriment les idées simples. Les langues Aryennes, au contraire, parlées dans notre vieille Europe, sont toutes des langues à *flexion*. C'est là leur grande différence.

Monsieur Max Müller, dont le nom fait autorité en linguistique, assigne là leur place à tous les dialectes polynésiens. Dans ses magnifiques tableaux, où il coordonne les neuf cents idiomes connus, il les range dans la branche touranienne méridionale, à côté des dialectes malais et à la suite de ceux de Siam et de Laos, dans la classe dite Malaise (1).

Le Paumotu, comme le Polynésien pur, a son alphabet composé de 15 caractères, savoir : 10 consonnes et 5 voyelles.

Les voyelles sont : A, E, I, O, U.

Les consonnes sont : F, G, H, K, M, N, P, R, T, V.

Les cinq voyelles se prononcent comme en français, exception faite pour l' "U" qui se prononce alors "OU" comme en espagnol ou en italien. Cependant, dans l'intérêt de la lecture à haute voix, certains auteurs ont cru préférable d'écrire comme on doit prononcer.

On fait ainsi pour les mots de cette langue où se trouve le "g" entre deux voyelles, par exemple dans les mots *Fangatau* et *Rangiroa*. Comme les naturels donnent toujours en ce cas le son guttural à la voyelle qui précède, l'usage a prévalu de l'indiquer en ajoutant l' "N" et en écrivant *Fangatau* au lieu de *Fagatau* ; *Rangiroa* au lieu de *Ragiroa*. Toutes les consonnes se prononcent comme en français, à l'exception du "g" qui a le son de "ng" nasal et dur des Mangaréviens comme dans le mot français "hangard" et le mot Paumotu "mago", requin. Elle se prononce toujours ainsi, que ce soit au commencement du mot, par exemple "gatae", ngatae, ou bien dans le corps du mot, exemple : Negonego, prononcé Nengonengo. De tous les idiomes connus de la langue polynésienne dont Max Müller fait mention dans son savant livre " *Science de langage*", le paumotu, avec le maori

(1) *Science de langage* : IX^{me} leçon, 1^{er} vol., p. 474.

de la Nouvelle-Zélande (1), le mangarévien sont les seuls dialectes qui aient conservé toutes les lettres de l'alphabet polynésien primitif.

A l'égal sinon davantage que le dialecte des Gambiers, la langue paumotu a beaucoup d'analogie avec celle de la Nouvelle-Zélande et, par le fait même, du véritable polynésien. Je prends comme preuve le tableau comparatif du dialecte des îles Marquises avec la langue polynésienne, inséré à la fin de la grammaire de Monseigneur J. R. Dordillon (2). Des 171 mots que contient ce tableau, toute la colonne inscrite en regard comme polynésien n'est, tout simplement, que du pur paumotu.

Comme je l'ai fait remarquer plus haut, le paumotu est doué du moyen de multiplier le sens des mots sans les multiplier eux-mêmes. On pressent par là que le vocabulaire tuamotu doit être très riche. Ces procédés de l'enfance du langage, s'ils encombrement un peu la phrase, ne nuisent aucunement à la délicatesse et servent beaucoup à la précision de la pensée. Le paumotu présente sur ce point des ressources qui font vraiment honneur à l'esprit de ces populations. Avec de légères modifications dans le mot, le sens revêt une nuance qui contribue beaucoup à la clarté et à la grâce. Ainsi, outre le pluriel, il possède le duel. — Nuances faciles et précieuses : comme l'anglais, le tuamotu tire un merveilleux parti des prépositions mises après le verbe, pour en modifier le sens, en indiquer la direction, etc.

Une autre remarque encore à l'honneur de la délicatesse d'oreille et d'organe de nos insulaires Tuamotu, c'est l'emploi de l'accent. Il suppose à l'ouïe assez de sensibilité pour distinguer, dans les mots orthographiés de la même façon, la syllabe qui porte le sens propre, et à la gorge, assez de souplesse pour la bien marquer. Outre l'avantage de diminuer le nombre des mots sans appauvrir la langue, ce procédé donne au langage quelque chose de musical et de sympathique ; il en relève aussi la douceur trop habituelle, due à la multiplicité des voyelles.

Le procédé d'agglutination décuple ces moyens. C'est ainsi que la racine "faka" ou "haka", qui exprime l'idée si vaste et si complexe de notre verbe "faire", entre dans la composition de plus de cent mots et qu'il n'en est aucun qui ne lui doive une force et une nuance qu'on n'admire en l'analysant.

La structure des mots en paumotu est des plus simples : les

(1) Le Rarotongien manque complètement des lettres F et H.

(2) Page 90.

syllabes se composent invariablement, ou d'une seule voyelle, ou de deux réunies en diphthongue, ou d'une consonne et d'une voyelle. Jamais un mot ni une syllabe ne finissent par une consonne; jamais deux consonnes ne se suivent. S'il faut introduire dans le vocabulaire un mot européen ainsi construit, on dédouble, comme il a été déjà dit précédemment, la syllabe en intercalant une voyelle. Enfin, les consonnes b, c, d, j, r, x manquent : on les remplace par des équivalentes ; par exemple, t = d ; p = b ; k = g ; r = l. Ce sont des couples de lettres qui appartiennent au même organe. Ainsi Petrus deviendra Petero ; Français = Farani, etc. Les mots suivants : Mangareva, Fagatau, pango, mango, etc., ne sont pas une exception. On ne les écrit ainsi que pour leur donner la prononciation qu'ils réclament, attendu que la voyelle qui précède le "g" prend toujours un son guttural. Mais, rationnellement, ils doivent s'écrire Magareva, Fagatau, pago, mago, etc. . . Il résulte de ces procédés et de ce goût pour les voyelles, que le paumotu est coulant, doux et mélodieux. C'est l'italien ou peut-être plus exactement l'ionien des archipels polynésiens, le reao en serait l'allemand ou le dorien.

Ce que je dis du vieux langage paumotu, vous pouvez l'appliquer à la plupart des autres idiomes de la Polynésie. Les Paumotu n'ignorent pas l'harmonie de l'oreille et même l'harmonie imitative qu'ils savent si bien mettre en rapport avec leur caractère.

Je termine ces quelques pages en rappelant qu'on ne saurait assez regretter, pour la question linguistique de notre archipel, la perte irrémédiable des manuscrits très précieux du R. P. Germain Fierens : partie volés, partie emportés et engloutis par le cyclone de 1903 à Tukahora (Anaa). Grâce à un travail de longue haleine, à une expérience de plus de trente ans du pays et des gens qui l'habitent, et à une connaissance approfondie de la langue qu'il savait manier à la perfection, il était arrivé à réunir, avec le tact judicieux et le bon sens critique qui le caractérisait, des matériaux considérables pour composer un dictionnaire de ce dialecte — le seul, je crois, qui en manque — et faire l'histoire des Tuamotu, avec, à l'appui, une multitude de légendes et de traditions plus intéressantes les unes que les autres. Ce n'est certes pas une petite affaire de composer une histoire et un dictionnaire. Un pareil ouvrage, si peu complet qu'il soit pour une langue d'un génie si particulier, demande beaucoup de patience, de laborieuses et longues recherches, d'innombrables retouches ;

travail plus ingrat que rémunérateur, vu le nombre restreint de personnes auxquelles il s'adresse.

Le paumotu, au point de vue linguistique, offrait autrefois plusieurs variantes dont voici les principales :

1° Rangiroa, Kaukura et îles adjacentes parlaient un sous-dialecte à part. Les habitants de ce groupe affectaient d'être flous et coulants dans leur langage ;

2° Le parler de l'île d'Anaa (la Chaîne) offrait également bien des particularités ;

3° Fangatau et Fakahina présentaient aussi beaucoup de mots différents dans l'ensemble ;

4° Napuka possède, même de nos jours, un langage tout à fait à part ;

5° Reao parle également un idiome absolument incompréhensible aux autres peuplades des Tuamotu.

P. HERVÉ AUDRAN

Missionnaire aux Tuamotu.

Etude linguistique du dialecte particulier de Napuka.

PAR LE P. HERVÉ AUDRAN.

Bien qu'au fond la langue de nos îles soit une et même partout, cependant, d'île à île, elle offre certaines variantes. Et ces variantes, dans certaines îles, particulièrement à Napuka et à Reao, sont si nombreuses et d'un usage si fréquent dans la conversation, qu'on serait parfois tenté de croire que ces districts ont des dialectes à part. Deux Napuka aussi bien, que deux Reao peuvent très bien tenir une conversation dans leur dialecte devant un autre Paumotu sans être compris de lui. Quelle est, en somme, l'origine de ces variantes ? A mon avis, la véritable origine de ces variantes dans le langage, tient à la diversité des points de départ d'émigration de ces peuplades. Si on pouvait faire un étude comparative du paumotu avec ses variantes et du maori de la Nouvelle-Zélande avec ses variantes également, on arriverait, j'en suis persuadé, à trouver la clef du mystère. Il est à remarquer en effet que le Polynésien de la Nouvelle-Zélande a des affinités si grandes avec le Polynésien des Tuamotu qu'on est tenté de considérer celui-là pour la langue-mère, la langue-

souche. Et rien d'étonnant que là-bas comme ici, il y ait aussi quelques différences de district à district.

Une autre chose m'a beaucoup frappé et qui, en même temps, m'a un peu dessillé les yeux au sujet de l'origine soi-disant inconnue de nos peuplades : Sur les quatre-vingts îles qui forment notre vaste archipel, il n'y a en pas une où vous ne rencontrerez deux, trois, quatre, cinq... terres dont les noms sont absolument identiques à celui de grandes portions ou divisions de terres, surtout dans l'île sud de la Nouvelle-Zélande, connue des anciens sous le nom de Ika a Maui (poisson de Maui).

Le R. P. Germain durant son séjour prolongé à Napuka avait remarqué et noté bien des choses intéressantes. Il avait eu l'occasion fréquente de questionner les anciens, de les réunir même, de les interroger longuement et de savoir d'eux une foule de détails sur leur origine, leur histoire, leurs traditions, leur croyance, leurs us et coutumes. Il avait pu compiler ainsi beaucoup de matériaux en vue d'écrire l'histoire du pays. Il est infiniment regrettable que tous ces précieux documents aient disparu, car cette perte est vraiment irréparable.

Voici le nom des principales terres de Napuka, en commençant par le milieu du village pour faire ensuite le tour de l'île en passant d'abord par Kereteki (Toga), c'est-à-dire la partie sud, ensuite par Tematahoa ou Gake (est) pour revenir par le nord (Tokerau) et s'arrêter enfin au point de départ, c'est-à-dire à l'ouest, ou plutôt nord-ouest, à Ragihua où se trouve le village.

- | | | |
|----------------|--------------------|--------------------------|
| 1. Tiaaumaoma. | 17. Poroporo. | 33. Taeroeroa. |
| 2. Tarahu. | 18. O Feko. | 34. Te Kotika. |
| 3. O Heko. | 19. Tehavini. | 35. Na Katiga. |
| 4. Ragihua. | 20. Temarae. | 36. Tagurega. |
| 5. Pahora. | 21. Faraveke. | 37. Takahuriga. |
| 6. Tupiti. | 22. Faturoko. | 38. Kurupeti. |
| 7. Matau. | 23. Kofai. | 39. Fagutu. |
| 8. Ohomo. | 24. Ohupo. | 40. Raupeka. |
| 9. O Goio. | 25. Tivirimahaga. | 41. Taranaki. |
| 10. Tahinuga. | 26. Tekororeka. | 42. Tagana. |
| 11. Farapeke. | 27. O Gare. | 43. Matainiga. |
| 12. O Nimo. | 28. Fagai. | 44. Tupenu. |
| 13. Tevera. | 29. Tematagiteiau. | 45. Te Ruarua a
Tupa. |
| 14. O Tetau. | 30. Pakana. | 46. Tahiri ragi. |
| 15. Mahora. | 31. Tikanoa. | 47. Haukoro. |
| 16. Kahiti. | 32. Kurima. | |

48. Tefakanohoga.	59. Faka iri oro.	70. Tevete.
49. Pepehava.	60. Makeikava.	71. Te Makoto.
50. Tapae.	61. Kavake.	72. O Vete.
51. Kirau.	62. Tiviniti.	73. O Mauku.
52. Upaki.	63. Koehaka.	74. O Paraoa.
53. Temahuri.	64. Fatifati.	75. O Vavau.
54. Timiroga.	65. Tevekeveke.	76. Terenarena.
55. Tefata.	66. Taaroa.	77. O Namu.
56. Pakana.	67. Tegatae.	78. Tikara.
57. Tepokoga.	68. Hugaga.	
58. Kavehinaaro.	69. Tamapuhia.	

GLOSSAIRE NAPUKA

I. — La numération.

Te taioraa numera.

1. Ka rari.	26. E rari takau ma hene.
2. Ka ite.	27. E rari takau ma tika.
3. Ka geti.	28. E rari takau ma hava.
4. Ka ope.	29. E rari takau ma gohuru.
5. Ka mihe.	30. E rari takau tapahi reka.
6. Ka hene.	31. E rari takau tapahi ma rari.
7. Ka tika.	32. E rari takau tapahi ma ite, etc., etc.
8. Ka hava.	40. E ite takau.
9. Gohuru.	41. E ite takau ma rari.
10. Tapahi reka.	42. E ite takau ma ite, etc.
11. Tapahi ma rari.	50. E ite takau tapahi reka.
12. Tapahi ma ite.	51. E ite takau tapahi ma rari, etc., etc.
13. Tapahi ma geti.	60. E geti takau.
14. Tapahi ma ope.	70. E geti takau tapahi reka.
15. Tapahi ma mihe.	80. E ope takau.
16. Tapahi ma hene.	90. E ope takau tapahi reka.
17. Tapahi ma tika.	100. E mihe takau.
18. Tapahi ma hava.	200. E rari kiu.
19. Tapahi gohuru.	300. E rari kiu ma mihe katau.
20. E rari takau.	400. E ite kiu.
21. E rari takau marari.	600. E geti kiu.
22. E rari takau ma ite.	800. E ope kiu.
23. E rari takau ma geti.	1000. E mano.
24. E rari takau ma ope.	
25. E rari takau ma mihe.	

II. — Le nom des diverses phases de la lune (ou des nuits).

Te igoa o te haga ruki.

- | | |
|----------------------|-----------------------|
| 1. O hoata. | 16. E tahi korekore. |
| 2. E tahi hania. | 17. E roto korekore. |
| 3. E roto hania. | 18. Fakaoti korekore. |
| 4. Fakaoti hania. | 19. E tahi Tagaroa. |
| 5. E tahi korekore. | 20. E roto Tagaroa. |
| 6. E roto korekore. | 21. Fakaoti Tagaroa. |
| 7. Fakaoti korekore. | 22. E tahi rakau. |
| 8. O Vari. | 23. E roto rakau. |
| 9. O Tamatea. | 24. Fakaoti rakau. |
| 10. O Hua. | 25. O Tiketike. |
| 11. O Maharu. | 26. O Rogo nui. |
| 12. O Maitu. | 27. O Rogo mauri. |
| 13. O Hotu. | 28. Mauri kero. |
| 14. O Ragi. | 29. Tinai po. |
| 15. O Turu. | 30. Tamu te aiahi. |
| | 31. O Hiro. |

III. — Le nom des douze mois de l'année.

Te igoa nona kavake a 12 o te matahiti.

<i>Dialecte Napuka.</i>	<i>Dialecte Tabitien.</i>	<i>Français.</i>
1. Paroromua.	Tenuare.	Janvier.
2. Paroromuri.	Fepuare.	Février.
3. Muriāha.	Mati.	Mars.
4. Hiriga.	Aperire.	Avril.
5. Higaia.	Me.	Mai.
6. Kauhune.	Tiunu.	Juin.
7. Vaitua.	Tiurai.	Juillet.
8. Herehu.	Atete.	Août.
9. Fakaahu.	Tetepa.	Septembre.
10. Pipiri.	Atopa.	Octobre.
11. O Unu.	Noema.	Novembre.
12. O Kupa.	Titema.	Décembre.

IV. — Le nom des différents vents qui règnent à Napuka.

Te igoa no te haga matagi i Napuka.

<i>Dialecte Napuka.</i>	<i>Dialecte Tabitien.</i>	<i>Français.</i>
1. Pahakaiti.	Pafaite.	Vent du nord-est.
2. Mamaragi.	Maoae.	Vent d'est.

<i>Dialecte Napuka.</i>	<i>Dialecte tahitien.</i>	<i>Français.</i>
3. Tokerau.	Toerau.	Vent du nord et du nord-ouest.
4. Moiho.	Haapiti.	Vent du nord-est.
5. Ragaiku.	Arueroa.	Vent du sud-ouest.
6. E raki.	Maraamu.	Vent du sud-est.
7. E muri.	To'a tuamuru.	
8. E toga.	To'a.	Sud.

V. — Le nom des diverses étoiles ou constellations à Napuka.

Te igoa no te haga hetika itea hia i Napuka.

(Pour désigner une étoile les Napuka emploie le mot "Heko".)

O Matariki (1) e vahi-ne ia)	O Matarii.	Pléiade.
O Takero (e kaefa ia).	O Taoro.	Les Trois-Rois.
Te heko o te ahiahi.	Fetia no te ahiahi (na Panoe).	Etoile du matin. (Vénus.)
Te heko o te poipoi.	Fetia no te poipoi (Takurua).	id.
E na Poutuu.	E na Potu.	id.

VI. — La pirogue. — Sa construction.

E mota.	Vaa (en Paumotu Aveke).	Pirogue.
Faro.	Naero.	Lier.
Fakanoho.	Tapiri.	
Kokihe.	Ripine.	
Patupatu.	Hamara.	Marteau.
Tieke.	E hou.	Raboter.
Karahi.	Tohi.	Herminette.
E ihu.	O mua ia.	L'avant,
E noko.	O muri ia.	L'arrière.
Tugata.	E pae hou.	
Kiea.	Pakiri.	
Ua tigatiga.	Ua oti.	
Te kiato.	Te iato.	Le support du balancier.

(1) Les anciens attribuaient une grande influence à ce groupe d'étoiles, par exemple, au sujet de l'abondance des tortues. Son apparition était toujours accompagnée d'un fort coup de vent.

<i>Dialecte Napuka.</i>	<i>Dialecte tabitien.</i>	<i>Français.</i>
E ama.	Te ama.	Le balancier.
Paruku.	Te taamu i te kiato e i te ama.	Lier, lien.
Te tipoka.	E hoe.	Rame.
A hoka.	A hoe.	Ramez.
Ua kopiti hia.	Ua tahuri hia.	Elle s'est chavirée.
Ua tigatiga hia.	Ua oti hia.	C'est fini.

Version indigène sur Napuka, Tepoto et Pukapuka.

D'après les dires de Th. Teururehu, fils de Popo a Kainuka, qui accompagna le R. P. Albert Montiton dans son premier voyage dans ces îles écartées, Napuka s'appelait autrefois Tepuka-a-marua ou encore Tepukaruga ;

Tepoto était désigné sous le nom de Tepukamarumaru ou Tepukararo, et Pukapuka avait nom Mahina te Tahora, ou encore Puaga.

Les propriétaires de ces îles étaient Marua et sa sœur Tahagamarie, qui avaient pour ancêtres TETAIKAMIKI et KAIVARIKI. Celle-ci était originaire de Mahina-te-Tahora. Depuis eux jusqu'à nos jours, il y aurait, paraît-il, trente-huit générations.

Ces trois terres représenteraient un poisson dit TAGIHAGA dont Pukapuka serait la tête, Napuka le ventre et Tepoto la queue.

P. HERVÉ AUDRAN

Missionnaire aux Tuamotu.

A short account of the Megalithic Monuments of Tonga.

It was my good fortune to be able to pay a short visit to Tonga in December 1917. The Premier of Tonga Tui Fakano and the British Resident did all in their power to show me the remains of the stone structures. We proceeded in four cars for a round of the Island. After traversing some 8 or 9 miles, we passed a phallic stone, about 4 feet high and 18 inches thick, standing at the road side. I was informed that it was the only one remaining on the island. After going some 9 miles more we stopped at a native cottage and got out. We went into the dense scrub some 50 yards and there saw a long dark coral stone structure. It was covered in dense verdure, trees were growing on it, their roots forcing the stones apart. I paced the long side of it and found it to measure some 42 metres and the shorter side to be 28 metres. There were only two tiers one above the other and on top a small coping of a different coral stone and about one foot high. and about 4 inches thick, this was evidently more modern than the lower part. All my measurements were checked next day by a skilled surveyor, who took them all in links, which have been converted into metres. It is to be noted that the surface of the lower tier is not level, but slopes upwards, towards the center, some 4 inches above the level and that the corners are nicely mitred. I was informed by the Premier that it was recorded in legends, that the stone was quarried at Eua, an island some 10 miles away and that the quarrying place could still be seen. He also told me that the builders had experienced trouble in landing the largest stone (the south corner stone) about 30 tons, but that the God had got over the difficulty by making water and so floating the vessel. I should express this by supposing that the architect or man in command of operations, of the ruling race, probably a parallel case, is the British ruling in many South Sea islands, had extemporised some system of digging a dock and then flooding it. And that this scientific use of his knowledge had passed into legend, in a natural native explanation of occult power.

The pyramid or structure, is oriented within a few degrees of the True North, that is a diagonal running thro' the corners. The south corner stone, as I have mentioned, is the largest and weighs about 30 tons or 21 cubic metres. To me the whole structure ap-

pearead to be identical with the pre mayan pyramids of Yucatan, whose base was 42 metres, and were 21 metres high. It has always been used in Tongatabu, as the Kings burial place and is named a Langi meaning Heaven. I should imagine that the intention had been to build a complete pyramid, but that owing to unforeseen circumstances, it had not been completed, such as an epidemic, a fight among the labor, or the death in some manner of the architect. The large Matai of Tahiti was built as a complete pyramid.

There are some four other Langi but all are much smaller and I was only able to examine one. It lay some 50 yards only behind the large one. It was composed of smaller stones, badly made and not mitred or sloped like the large one. It is composed of coral stone similar to the coping on the large one. In my opinion the large one is the work of the early stone working race and the smaller one made a long time after by probably the present race on the island, all the remembrances are in legends.

J. I. ROBINS

*Captain, Royal Australian Navy,
H. M. A. S. "Fantome", at Sea.*

UN INÉDIT DE GAUGUIN.

Nous avons pensé qu'il y avait un intérêt, de curiosité tout ou moins, à montrer dans quelles circonstances et pourquoi le peintre Gauguin est devenu colonial et a choisi nos Iles pour y finir ses jours.

Nous publions ci-dessous l'intéressante lettre reproduite dans le numéro 237 de "*La Vie*".

Cette lettre, entièrement inédite, a été communiquée par le peintre Madvig au directeur des "*Marges*", Eugène Montfort, qui l'a encadrée de beaux dessins. Elle a été adressée par Gauguin au peintre danois Willemssen, à l'époque des séjours de Gauguin en Bretagne.

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a bien surpris, non pas en ce qu'elle renferme, mais par cela même que vous avez pensé à l'écriture. J'ai eu tellement à souffrir du Danemark et des Danois, que j'ai toujours conservé à leur égard une méfiance instinctive. Aussi, à Pont-

Aven, j'ai été aimable avec l'artiste parce que vous l'êtes, et non avec le Danois dont je me méfiais. Il en est autrement au reçu de votre lettre, et j'ai grand plaisir à avouer que je me suis trompé, à revenir par exception sur ma décision de haïr les habitants du Danemark. Ceci établi, causons en bons amis. Vous êtes heureux de votre voyage en Hollande, et sur toutes vos appréciations des maîtres hollandais, je ne veux vous parler, si ce n'est sur Rembrandt et Hals. Sur les deux votre préférence est pour Hals. Nous autres Français, nous le connaissons peu : il me semble pourtant que la vie dans ses portraits se manifeste avec trop d'éclat par les choses extérieures traitées habilement (trop habilement peut-être). Je vous conseille alors de bien voir au Louvre les portraits du père Ingres. Chez ce maître français, vous trouvez la vie intérieure ; cette froideur apparente qu'on lui reproche cache une chaleur intense, une passion violente. Il y a, en outre, chez Ingres, un amour des lignes d'ensemble qui est grandiose, et une recherche de la beauté dans sa véritable essence, la Forme. Et que dirait-on alors de Velasquez ? Velasquez, le tigre royal. Voilà du portrait, avec toute la royauté inscrite sur la face — et par quels moyens — une exécution des plus simples, quelques taches de couleur.

Rembrandt, celui-là, je le connais à fond. Rembrandt, un lion redoutable qui a tout osé. *La Ronde de nuit*, réputée chef-d'œuvre, est en effet d'un ordre inférieur, et je comprends que vous le jugiez mal d'après cela. Tous les maîtres ont des faiblesses et justement ces faiblesses passent pour des chefs-d'œuvre, ils les font du reste comme hommage à la foule pour prouver qu'ils savent. Sacrifice à la science ! L'émotion disparaît du coup. En pareille occasion d'un sang bouillonnant vous en refroidissez la lave et vous en faites une pierre. Fut-elle un rubis, rejetez-la loin de vous, mais la foule aime les rubis. Pour moi il n'y a pas de chef-d'œuvre, si ce n'est l'œuvre totale. Une ébauche annonce un maître. Et ce maître est de premier ou deuxième ordre. Vous verrez au Louvre des Rembrandt tout petits. Tels *le Bon Samaritain*, *le Tobie* ! Connaissiez-vous des eaux-fortes de Rembrandt, telle le *Saint Jérôme* inachevé bien exprès, je le crois, un paysage comme on les rêve, un lion, un vrai lion pas empaillé qui rugit et domine. Dans un coin blanc une indication de *Saint Jérôme lisant*. A toutes choses Rembrandt a touché avec une griffe puissante et personnelle, il y a mis un mysticisme qui atteint les plus hauts faits de l'imagination humaine. Et j'admire chez lui ce grand cerveau. J'estime que l'artiste inférieur tombe toujours

dans les excès de la prétendue science de la facture. Le noble et simple, et toutes les plus grandes souplesses du pinceau ne peuvent que nuire à une œuvre imaginative en rappelant *la matière*. N'est vraiment grand artiste que celui qui peut appliquer heureusement ses préceptes les plus abstraits, et cela le plus simplement. Ecoutez la musique de Hændel ! Vous avez raison de dire que nous somme un peu parents. Nous acquerrons la force d'accomplir notre œuvre avec le temps, si nous apprenons à nous reconnaître et nous grouper comme les disciples d'une religion nouvelle, et si nous nous fortifions en notre foi par une mutuelle affection. Quant à moi, ma résolution est prise, je vais aller dans quelque temps à Tahiti, une petite île de l'Océanie où la vie matérielle peut se passer d'*Argent*. J'y veux oublier tout le mauvais du passé et mourir là-bas ignoré d'ici, libre de peindre sans gloire aucune pour les autres. Et si mes enfants peuvent et veulent venir me rejoindre, je me déclare tout à fait isolé. Une terrible époque se prépare en Europe pour la génération qui vient : le royaume de l'or. Tout est pourri, et les hommes, et les arts. Il faut se déchirer sans cesse. Là-bas au moins, sous un ciel sans hiver, sur une terre d'une fécondité merveilleuse, le Tahitien n'a qu'à lever le bras pour cueillir sa nourriture ; aussi ne travaille-t-il jamais. Pendant qu'en Europe les hommes et les femmes n'obtiennent, qu'après un labeur sans répit, la satisfaction de leur besoins, pendant qu'ils se débattent dans les convulsions du froid et de la faim, en proie à la misère, les Tahitiens au contraire, heureux habitants des paradis ignorés de l'Océanie, ne connaissent de la vie que les douceurs. Pour eux vivre, c'est chanter et aimer — (Conférence sur Tahiti, Van der Veene). — Aussi ma vie matérielle une fois bien organisée, je puis, là-bas, me livrer aux grands travaux de l'Art, dégagé de toutes jalousies artistiques, sans aucune nécessité de vils trafics.

Dans l'art, l'état d'âme où l'on est, entre pour les trois quarts : il faut donc le soigner si on veut faire quelque chose de grand et de durable. Avant de partir, je suis obligé de séjourner quelque temps à Paris et j'aurai le plaisir d'aller vous serrer la main.

Cordialement.

PAUL GAUGUIN.

Un glorieux épisode de la vie de Moeava.

(Combat singulier entre Moeava et Patira à Makemo.)

Une action d'éclat qui eut *Makemo* pour théâtre rendit fort célèbre *Moeava* dans toute la Polynésie orientale. Le souvenir en est resté profondément gravé dans la mémoire des indigènes : ils en parlent encore avec fierté et s'en font un sujet de gloire.

Moeava, on le sait, monté sur son *Muribenua* (1), ne cessait de parcourir les Tuamotu. Il sillonnait l'archipel en tous sens. Un jour, voguant au large de *Kaukura*, il rencontra par hasard, un autre voyageur. C'était un inconnu pour lui. Selon l'habitude en ces circonstances, ils s'interpellèrent d'un bord à l'autre, Moeava questionnant en ces termes le nouveau venu : « *Ovai teie vaka i taku tara nei.* » (Quel est ce bateau qui se trouve ainsi sur mon flanc ?).

D'une voix puissante l'inconnu lui répondit : « C'est moi, *Patira*, que tu aperçois. »

Patira était un fameux *Kaito*, un guerrier de la trempe de Moeava. Sa réputation n'était plus à faire ; il passait pour un des meilleurs champions des îles d'au delà de Tahiti. Il était issu, d'après la tradition, de la grande tribu de *Marama* (*No roto mai oia i te tini rahi o Marama*). Cet ancien et illustre district de *Marama* se trouve, semble-t-il, aux Iles-Sous-le-Vent (2), sinon plus loin même, car dans l'île sud (*Te vahi Punamu*) de la Nouvelle-Zélande, sur la côte est entre Okarite et Orepuki, on

(1) Voici la description sommaire de ce bateau :

Le balancier se dénommait.....	O <i>Oheohe.</i>
Le <i>Kiato</i> d'avant.....	O <i>Hotutaihonuku.</i>
Le <i>Kiato</i> d'arrière.....	O <i>Paratito.</i>
La rame qui sert de gouvernail.....	O <i>Taripo.</i>
Le mât.....	O <i>Tiriatofa.</i>
La voile.....	O <i>Kukuti ki te ragi.</i>
Le banc d'avant.....	<i>Kifakatakuariki.</i>
Le banc d'arrière.....	<i>Tearokaharia.</i>
Le bout du mât.....	<i>Kifaretataha.</i>
Le coin extrême de la voile.....	<i>Kitaikomoro.</i>
Le <i>tatakoto</i>	<i>Tiriakoukou.</i>
Le bout extrême du <i>tatakoto</i>	O <i>Fani.</i>
La case d'avant.....	<i>Te piha tuaniki.</i>

(2) Au district de *Matairea* (Huahine) régnait autrefois une célèbre femme du nom de *Marama*.

rencontre une localité qui porte ce nom de Marama. Ne serait-ce pas le lieu d'origine de ce *Tini* ?

Patira était un valeureux guerrier. Sa taille était colossale. La légende rapporte que, d'un pas ordinaire, il enjambait facilement d'une île à l'autre. Sans navire, il pouvait, selon son bon plaisir, visiter nos différents archipels.

Piqué de curiosité, Moeava poursuivit ses questions : « Où vas-tu ainsi ? » Patira lui répondit d'une manière énigmatique : « *Te tere ana van i te kurikuri o te buraro.* » (Je poursuis la bonne odeur d'un *buraro* dont je suis comme alléché). Le *buraro* est, paraît-il, le nom d'un poisson rare. En l'espèce, il figurait *Huarei*.

« Où se trouve ce *buraro* ? » investiva Moeava. « Il est à *Tepukamaruia* », fit nonchalamment Patira, sans même soupçonner qu'il soulevait par ces paroles la méfiance et la susceptibilité de son interlocuteur. Moeava lui répliqua très sèchement : « Ce *buraro tuiragapua* m'appartient. Il est déjà la propriété de Moeava. » Dans un de ses précédents voyages, il s'était fiancé à *Huarei*. De son côté, Patira avait ouï-dire que c'était une belle et incomparable jeune fille. Mais, pour s'en convaincre, il s'était décidé à lui rendre visite.

D'un pas, Patira se trouva tout près du *Muribenua*, presque à le toucher. Moeava, déjà fort excité, lui cria de toutes ses forces : « Au large ! Ecarte-toi ou bien tu auras affaire à la pointe de ma *Puanea*. » C'était le nom de sa fameuse lance (1). A cette menace Patira s'éloigna, mais n'en continua pas moins son voyage sur *Napuka*. A son arrivée dans cette île, il se ménagea une entrevue avec *Huarei*. C'était effectivement une belle jeune fille, une vraie beauté polynésienne. Elle n'avait sûrement pas son égale dans toutes les îles environnantes. Ses yeux noirs, son regard langoureux, sa taille souple, tout en elle la rendait désirable. Patira fut littéralement charmé. Aussi, à la fin de son entretien, pour lui donner une marque sensible de son amour, il lui caressa la joue, et, lui adressant la parole, dit : « Reste ici, chez toi, à *Tepukamaruia* ; je vais dans l'ouest ; je m'en retourne sur mes propriétés et en temps opportun je reviendrai à *Tepukamaruia* pour t'épouser. » Sur ce, Patira s'en alla. Il avait déjà oublié les dures paroles que lui avait adressées Moeava au large de *Kaukura* : « *E buraro tuiragapua Huarei na Moeava.* »

(1) La lance, chez les Polynésiens, est le symbole du courage et de la valeur. Celle de *Parepare* s'appelait *Tearovaru*, et celle de *Rogotama*, *Terefa*.

C'est à partir de ce moment que Huarei devint le mobile de leur mutuelle rancune. Un peu plus tard, elle donna lieu à la tragique rencontre à Makemo.

Huari était promise à Moeava dès sa plus tendre jeunesse. Les fiançailles avaient eu lieu dès le premier voyage de Moeava à Tepukamaruia. Si donc elle n'était pas encore l'épouse de Moeava, il avait du moins des droits sur elle que n'avait pas Patira. Or, comme nous l'avons vu, celui-ci n'en tint aucun compte.

Le *Muribenua* continua, comme de coutume, de sillonner les mers de notre archipel, allant tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest, s'aventurant dans les plus forts courants : le *Temarapoto*, le *Temararoa*, etc. Il parvint de la sorte jusqu'au milieu du fameux courant : *Te moemoe*, qui traverse le goulet (*i te gure*) entre Napuka et Tepoto.

C'est dans cet espace que Moeva entendit soudain le cri plaintif d'un oiseau. Il demanda aussitôt : « *O vai ra teie i papaki i te tara o Muribenua?* » (Qu'est-ce qui clapote ainsi sur le côté du *Muribenua*?). C'était une espèce de petit pigeon qui, tout en volant, chantait tout près du *Muribenua*. En s'éloignant, il répétait sans cesse : « *O vai teie o Rupe i fano.* » (C'est moi le *Rupe* qui vole de la sorte. Je suis le *Rupe* qui se baigne dans les eaux de *Tefanomaruia*, sur mon île de Tepukamaruia). Moeava élevant son regard, s'aperçut alors que c'était un *Rupe* (1). Son cri décelait pourtant une douce voix de jeune fille. Moeava lui dit : « *E Rupe e, e burare tuiraga pua koe na Moeava?* » (Eh ! *Rupe*, est-ce toi la guirlande de fleurs de Moeava !) Le gracieux animal fit encore entendre sa plainte une ou deux fois, puis s'enfuit à tire-d'aile et gagna en un clin d'œil Tepukamaruia qu'on apercevait à l'horizon. A cet augure significatif, Moeava se dit : « Je m'en vais voir ma petite fleur qui s'épanouit à Tepukamaruia ». La brise s'établit, les voiles du *Muribenua* se gonflèrent et en peu de temps il eut le bonheur d'aborder l'île tant désirée. Avant de descendre à terre et d'aller retrouver sa fiancée, Moeava composa le *pehe* de circonstance que voici :

1°

Ko vai ra ki te moe

C'est moi qui suis dans cet espace.

(1) Cette espèce d'oiseau existait autrefois, m'affirme-t-on, à Tepoto. On en trouve encore aujourd'hui à Makatea ? Partout ailleurs dans les Tuamotu, il est inconnu.

E aha e Rupe i fano mai	Qu'as-tu donc <i>Rupe</i> à voler vers moi
Teie te moemoe rihi	Sur ce terrible courant de <i>Moe-moe</i> ?

Ko vau ra ki te moe	
E aha e Rupe i fano mai	(<i>Répétition.</i>)
Teie te moemoe rau e ei ai i i e	

2°

Natira te moe. E aha ko vau ra ki Tepukamaruia Kahopu, kapahahee	Pourquoi suis-je à Tepukamaruia? c'est l'amour, c'est la rencontre.
E aha ke vau ra ki te vahine nui tapairu Huarei te ri hi ro mai i	Pourquoi suis-je ici, si ce n'est pour voir cette charmante Huarei qui m'appartient aujourd'hui?

3°

E aha koti hoki manu iti teipo tagi mai	Qu'as-tu cher petit oiseau à faire entendre ton chant plaintif?
Teie te kuriri tagi mai ra	Voici le <i>Kuriri</i> qui élève sa voix
Ko vau ra ki Matiti maru e (bis)	C'est moi l'homme de <i>Matiti maru</i> ,
Kahopu kapahake e.	Toi l'objet de mon amour et de mes désirs.

4°

E aha ke vau ra ki te toa nui Moeava te ri hi re a tu u	C'est moi le grand guerrier Moeava, qui vient me donner tout entier.
E aha kotikoti mapu iti teipo tagi mai.	Qu'est-ce qu'il y a donc, cher petit ami, pour faire entendre tes appels?
Teie te kuriri tagi mai e rau e ei ai i i e.	Voici le <i>kuriri</i> qui élève sa voix.

C'est ce *pebe* que chanta Moeava avant d'aller embrasser Huarei. La demeure de celle-ci était établie tout près du *marae* de *Ragiboa*. Avec son consentement, Moeava l'épousa. Huarei était une descendante directe de *Maruia*, première reine de Napuka. Elle était, de ce fait, reine de *Tepukamaruia*, de *Tepoto-nui* et de *Ma-*

bina-te-tabora même. Bientôt, elle devint mère et donna naissance à un joli petit garçon que son père appela *Kehauri*. En lui donnant ce nom Moeava lui adressa les paroles suivantes : « *O tei toe ia'u nei na oe ia e amu e pau roa.* » (Tout ce que j'aurai de reste, tu le mangeras !).

Kehauri était doué d'un corps sanguin, ce qui lui valut le surnom de *O-ura-noa* (celui qui brûle sans cesse). Depuis sa naissance, jusqu'à l'âge viril, Kehauri ne quitta guère son père. Ce dernier arma guerrier son fils parvenu à l'adolescence et le dota d'une belle et forte lance qui avait nom *Pakekerua-ki-te-ragi*. C'est cette fameuse lance qui devait donner la coup de grâce à la puissante légion de *Muta* et d'autres qui l'accompagnaient et tirer ainsi vengeance de la mort de *Tagibia-ariki* et de ses frères.

Le moment venu Patira mit à exécution son projet et vint chercher Huarei à Tepukamaruia. Plusieurs années après leur mariage, Moeava, durant une de ses courses à travers les îles, l'avait ramenée et confiée à des parents. Patira la trouva donc seule. Elle eut beau lui faire des remontrances et essayer par toutes sortes de bonnes raisons de le détourner de son projet d'enlèvement, il n'écouta rien. Elle lui dit, entre autres : « Est-ce que, par hasard, tu ne connais pas le *Toa* Moeava, autrement dit, le courageux et fort Moeava ? » Patira feignit l'ignorance. « Non, dit-il. » Comment, répliqua Huarei fort intriguée, tu ne connais pas Moeava le héros ? le champion de *Vahitu* (1) et de la tribu des *Goio-Tuarehu*, qui plane dans les nuages du nord ? Patira répéta : « Non, je ne le connais pas. Ce que je sais, c'est que je suis champion moi-même à Marama, dans la tribu des *Tokorega*. » Ceci dit, il emporta Huarei de force à travers les mers.

En ce temps-là, Moeava tenait également la haute mer. Par une circonstance fortuite, il aperçut Patira qui franchissait d'une seule enjambée l'espace qui sépare Napuka de *Katiu*, et dans ses bras sa pauvre Huarei, plutôt morte que vive. Le sang lui battit aux tempes et il entra dans une colère extraordinaire. Assoiffé de vengeance, Moeava provoqua sur le champ Patira, son puissant rival, à un combat singulier. « Allons, lui dit-il, vider notre querelle à *Makemo-roa-hua*. » (2) (*A boatu to taua tamaki i Makemo*

(1) C'est l'ancien nom générique du second groupe ouest des Tuamotu. Il se composait de 9 îles dont voici les noms : Ahe, Manihi, Takaroa, Takapoto, Tikei, Taiaro, Aratika, Kauahi, Raraka.

(2) Le nom du district de cet endroit était *Tahau*, *Mauumea* en était le roi ; *Teutuga* était le *marae*, *Vaihumu* le nom du lagon et *Taganui* celui du *tahora*.

i te taua e roa.) Patira consentit de son côté. Il fut décidé que la rencontre aurait lieu, à telle date, à Makemo, à l'endroit dénommé *te Pohue*. Il y avait là, en effet, une arène bien appropriée à des joutes. Les deux adversaires étaient de force et d'adresse à peu près égales. L'un et l'autre jouissaient d'une grande renommée dans leurs îles respectives. Ils furent fidèles au rendez-vous. Malgré le rapide moyen de locomotion de Patira, Moeava le précéda de plusieurs jours dans l'île. Il voguait tout en faisant le guet entre Katiu et Makemo, quand soudain il vit Patira poser un pied à *Tepana*. Moeava se trouvait alors au lieu dit *Raumati*. L'autre pied était encore dans l'eau de *Gatika*. A cette vue, Moeava saisit sa ceinture magique dite *Manava-apeape*, et il s'en ceignit. Sans perdre de temps, il arracha ensuite du sol une espèce de liane connue justement sous le nom de *pohue*, en tressa une solide corde et en fit une fronde. Il y plaça une pierre dure et lisse, du nom de *Amiomio-i-te-ragi* (1). Elle avait été apportée jadis, dit-on, de Tahiti par *Hono-ura* qui l'avait laissée à Tepoto à la mort de *Toarere toa*, marquisien dont il fut vainqueur.

Moeava, sa fronde à la main, se tenait debout sur l'îlot *Raumati*, scrutant d'un œil exercé l'horizon du côté nord pour mieux voir approcher Patira, dont l'un des pieds se posait maintenant sur *Ororia*. Alors, Moeava fit entendre son chant de guerre : c'était une prière au dieu *Tu* (2).

1°

Ka hohora i tai e-ki te heiva	Tu, va du côté du lagon, lieu de combat.
E Tu e, e rerei e,	Il fait calme, Tu, calme plat même.
E Tu e, reregei ai te matai (bis)	Tu, brave Tu, viens assister au combat au bord du lagon.
rau e-i-ai-i-e.	Il fait fait calme Tu, calme plat.

2°

Kahohora i tai e-ki te heiva	Viens au combat, Tu, au bord du lagon.
E Tu e rerei e,	Il fait calme, Tu, calme plat.

(1) D'après *Luc Piritua*, chef actuel de Makemo, cette pierre s'appelait *Pohatu taka i Marama* (pierre qui tourne à Marama.)

(2) Tu était un dieu de Moeava. Mais sa principale divinité était *Tarigerige*. Au sujet de Tu, voir le dictionnaire Mangarévien-Français, page 3, au mot Tu.

E Tu e e rorogoi ai te maitai kia hume, kia hume Moeava-Tukirima noho i ta ora e e ; E Tu e e rerei e Viens afin de protéger et conserver en vie Moeava-Tukirima.

E Tu e, reregei ai te matai kia-heke mai ru ; kia heke mai ruga e tupuna ra ko Il fait calme, Tu, calme plat.

Tapakia ; E Tu, e rerei e e Tu e rorogo i ai te maitai rau e-i-ai-i-i-e. Viens, Tu, réveille l'ancêtre *Tapakia*. Tu, il fait calme, calme plat.

Au moment où Moeava terminait son *pebe*, il vit Patira rapprocher son autre jambe. « Voilà, se dit-il le moment propice. » Il ajusta la pierre mise dans sa fronde, la fit tourner rapidement et, au bout de quelques instants, la lança avec toute sa force décuplée par la haine. Il appliqua son coup avec une justesse remarquable. Patira fut atteint en plein front et tomba. La pierre rebondit à *Rebega*, au bord du lagon de Makemo, où elle se voit aujourd'hui, dans l'eau claire, à un mètre de profondeur.

Une foule innombrable était accourue des îles environnantes pour assister à cette lutte, anxieuse d'en connaître l'issue.

Patira s'était abattu de tout son long, la face vers la terre. Tandis que sa tête dépassait le récif extérieur, au nord de l'île, du côté de *Taenga* (*Tautua*), ses pieds baignaient dans les eaux tranquilles du lagon. Moeava, la lance au poing, se précipita sur le corps étendu et, comme on traverse un pont, il le parcourut au pas de course. Puis, avec sa vaillante Puanea, il lui trancha la tête. D'une main, il saisit le chef grimaçant par la chevelure, tandis que de l'autre il dégageait Huare des bras de son ennemi vaincu. Il les emporta l'un et l'autre à l'intérieur de l'îlot, prépara ensuite le four pour cuire son adversaire, et donna sa tête à Kehauri.

Sa vengeance ainsi assouvie, il retourna à *Takapua*, emmenant avec lui sa femme et son enfant, dont il ne se sépara plus.

Ainsi, par un tour de bras habile et bien calculé, Moeava terrassa du premier coup son colossal et terrible adversaire. Vainqueur, il revint couvert de gloire de cette rencontre restée célèbre dans tout l'archipel.

La mort de Patira fut bientôt connue de ses compatriotes les nombreuses tribus venues de Marama, principalement celle de Muta. Elles firent une descente à Takaroa, et, n'y trouvant pas Moeava, elles exterminèrent ses neveux devenus ses enfants adoptifs.

Moeva, à son tour, ne tarda pas à tirer vengeance de la mort de Tagihia-ariki, Parepare et Rogotana, par la capture à Punaruku (Makemo) de la légion de Muta et de celles qui l'avaient suivie.

Plus tard, après la conversion des indigènes au christianisme, quand ceux-ci eurent connaissance de la Bible, ils ne manquèrent pas de faire des rapprochements entre ce combat singulier et celui de David et Goliath.

P. HERVÉ AUDRAN

Missionnaire aux Tuamotu.

TOMB AT ARUE
TAHITI

● Sacred to the memory of
The Rev. Henry Nott,
Missionary.

Who departed from this life of sin and sorrow
And entered into his rest
On the 2nd day of May 1844,
After having endured a great fight of afflictions.
He had been for 18 years the faithfull servant
Of the London Missionary Society having been sent
Out by them to this Island on the ship *Duff*, commanded
By Captain James Wilson in the year 1796.
He was translator of the Sacred Scriptures
Into the Tahitian language.

I have fought a good fight, I have finished my
Course. I have kept the faith : henceforth there
Is laid up for me a crown of righteousness wich
The Lord, the righteous Judge, shall give me at
That day : and not to me only, but unto all them
Who also have loved his appearing.
And God shall wipe away all tears from their
Eyes. And there shall be no more death.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

ATLANTIS

**Short treatise and Notes on Atlantis, or Mu, By
Commander J. F. Robins, R. N.**

En onze grandes pages, l'auteur vous invite à l'accompagner dans un prodigieux voyage au cours duquel vous passerez du bassin de la Méditerranée à l'Amérique centrale et traverserez les ruines de cités mortes depuis des milliers d'années. N'y a-t-il pas là de quoi enflammer toute âme que fait aussi bien vibrer une pensée audacieuse que le récit d'une aventure héroïque ?

Le Commandant Robins nous avertit qu'il n'a pas la prétention de faire œuvre originale. Mais, dès sa jeunesse, il a étudié les auteurs qui parlent de l'homme, préhistorique ou civilisé, et il s'offre comme un guide compétent qui vous éclairera sur la mystérieuse existence d'Atlantis (Atlantide), continent qui se serait étendu comme un trait-d'union gigantesque entre l'Ancien et le Nouveau-Monde et aurait été le berceau de toutes les civilisations qui se sont succédées depuis lors. Ce serait à cette contrée qu'il faudrait rapporter les fables touchant un âge d'or de l'humanité. Jamais, par la suite, aucune nation n'aurait joui d'une pareille abondance, ni d'une culture aussi raffinée. Les ports d'Atlantis étaient pleins de bateaux qui allaient trafiquer et établir des colonies sur les rives de la Méditerranée comme sur celles du Golfe du Mexique, colonies dont Mycones et l'Égypte d'un côté de l'Océan, l'antique empire de Mayan (Maya) de l'autre côté, paraissent avoir été des exemples. L'agriculture, l'industrie, les finances, les arts étaient également développés. Enfin, la meilleure des organisations sociales offrait à chacun un maximum de bonheur. Et puis, tout à coup, il y aurait de cela environ 14.000 ans, un affreux cataclysme, sur la nature duquel les détails manquent, mais où l'eau et le feu jouèrent le principal rôle, engloutit les forêts et les montagnes avec les animaux qu'elles contenaient et les villes avec leurs 64.000.000 d'habitants. Bien peu échappèrent, grâce à leurs vaisseaux, et c'est ainsi que naquirent les nombreux récits du déluge recueillis en termes parfois identiques, non seulement chez les peuples cités plus haut comme ayant été en communication directe avec Atlantis, mais encore chez les Mexicains, les Assyriens, les Chal-

déens, les Phrygiens, et jusqu'à Lassa, la ville sacrée du Thibet.

Ces légendes, la science moderne a cherché à les confirmer plutôt qu'à les détruire. Les ouvrages de Le Plongeon sur Mayan, les affirmations absolues de Heindrick Schlieman touchant l'existence d'Atlantis, suivies des révélations de son petit-fils Paul Schlieman, reposent, malgré l'atmosphère de roman qui les enveloppe, sur des travaux et des découvertes d'un prix trop inestimable pour ne pas être dignes de la plus sérieuse attention.

Le Commandant Robins compte les Polynésiens parmi les peuples qui n'ont pas conservé de traditions du déluge. La question ne serait-elle pas discutable ? Je laisse à des lecteurs compétents le soin de répondre.

* * *

M. H. Froidevaux, Archiviste-Bibliothécaire de la Société de Géographie, a publié dans la *Revue de l'Histoire des Colonies françaises* (6^{me} année, 1915, 2^{me} trimestre) deux notes intéressant la Société d'Etudes Océaniques. Dans l'une (pp. 254-256) il se félicite de son apparition, lui souhaite une cordiale bienvenue de la part de la Revue qu'il dirige et exprime l'espoir de voir nos projets (Musée, etc.) se réaliser prochainement. Dans l'autre (pp. 242-243) il approuve pleinement les mesures prises par le Gouvernement pour protéger les statues mégalithiques de Raivavae (*Bulletin* n° 1, pp. 18-19) et désirerait les voir s'étendre à d'autres monuments, aux fortifications de Rapa en particulier, qui ont fait de bonne heure l'étonnement des voyageurs.

* * *

"*Raivavaï and its Statues*" est également le titre d'un article qu'a fait paraître notre collaborateur M. le Professeur Macmillan Brown dans "The Journal of the Polynesian Society" (Vol. XXVII, n° 2, June 1918, pp. 72-77). Après avoir rappelé la formation géologique de l'île et la fertilité de son sol qui nourrissait autrefois des milliers d'habitants, l'auteur s'attache particulièrement à résoudre le problème de l'existence des statues géantes citées plus haut. Mœrenhout est le premier à en mentionner. Mais, celles dont il parle se trouvaient « aux extrémités des terres basses » et ont complètement disparu aujourd'hui. Il ajoute : « C'est par les habitants de Laïvavaï qu'on a su que c'étaient les *Tii oni* et les *Tii papa* de la cosmogonie polynésienne, génies du sable et des rochers du rivage, protégeant la terre contre les usurpations de la mer. » Ce ne sont donc évidemment pas les mêmes que celles qui se dressent aujourd'hui « à une certaine

hauteur, dominant le village et le bord de la mer... » Ces dernières, orientées « vers le nord et le soleil dans un climat qui n'est nullement tropical et sous un ciel qui est souvent nuageux », représentant en outre des femmes, ne seraient-elles pas plutôt destinées « à rendre propices les forces de la nature, sources de sa fertilité ? » Quant à leurs traits, ils sont grossiers et monstrueux et « contrastent vivement avec ceux des habitants des Iles Australes. »

Quoi qu'il en soit, leur origine reste un mystère de même que celle des monuments de l'île de Pâques, de Pitcairn et de Hiva-Oa. Mystère également que l'étroite parenté qui unit cet art à celui qu'on rencontre sur la côte ouest de l'Amérique du sud. « Les grandes statues de pierre de Tiahuanaco, les vastes ruines mégalithiques situées au sud du lac Titicaca et celles de la vallée de Huaraz dominant la côte du Pérou central, avec leurs rudes contours et leurs formes conventionnelles, se rapprochent même plus de celles de la Polynésie orientale que les figures en bois sculpté du Pacifique. »

J. S.

VARIÉTÉS

TAHITI NUI

Au bon poète S. Charles LECONTE,
Lointain souvenir.

*La nuit tombait des montagnes prochaines.
Par son murmure au rythme cadencé
Le flot berçait ma pensée incertaine
Qui s'endormait dans l'ombre du passé.
La nuit tombait des montagnes prochaines.*

*O parfums de la brise, ô senteurs enivrantes
Des gardénias, éclos durant ce soir d'avril !
Combien il suscitait d'images décevantes
Pour mes sens assoupis, votre arôme subtil,
O parfums de la brise, ô senteurs enivrantes !*

*Parmi l'espace aux voûtes constellées
De clairs diamants et de vivants rubis,
L'œil entrevoit des chimères ailées
Désirs de flamme et rêves infinis
Comme l'espace aux voûtes constellées.*

*Que dites-vous tout bas, sous les arceaux gothiques
De vos troncs élancés, majestueux palmiers ?
Ne répétez-vous pas les soupirs érotiques
Des couples tant de fois enlacés à vos pieds ?
Que dites-vous tout bas, sous vos arceaux gothiques ?*

*Terre d'oubli, de langueurs éternelles,
D'où te provient le philtre insidieux
Qui te conquiert les cœurs les plus rebelles
Et les retient prisonniers sous tes cieux,
Terre d'oubli, de langueurs éternelles ?*

*O brune Tabiti, fille des mers australes,
Des sèves du printemps ton sol a la verdure
Et des puissants étés les splendeurs sidérales
Ravivent chaque jour sa généreuse ardeur,
O brune Tabiti, fille des mers australes !*

OUTSIDER.

LA NOUVELLE-CYTHÈRE



CANTATE

I

*Tabiti ! Tabiti ! souriante Cythère,
Dont le charme indicible est voilé de mystère,
Salut, pays béni, par qui nous fut rendu
Le bonheur oublié du Paradis perdu !*

CHŒUR

*De ton aimable et langoureuse grâce
Laisse en nos chants l'harmonieuse trace !*

II

*Les arbres et les fleurs, sous ton ciel radieux
Mèlent à l'infini leurs tons mélodieux ;
Sur tes bords attiédís, la mer toujours sereine,
Caressante, charmée a reconnu sa reine !*

CHŒUR

*De ta beauté le pur enchantement
Plonge nos cœurs dans le ravissement !*

III

*Sur ce sol fortuné, sur cette douce terre,
Il n'est point de douleur et point de règle austère ;
Du désir de savoir l'homme n'est pas mordu,
Il ne trouve à sa faim aucun fruit défendu !*

CHŒUR

*Dans ce séjour, où tout aime et s'enlace,
Jamais la haine en notre âme n'eut place !*

IV

*Chastement ignorants du mensonge odieux,
Ils passent, nus et beaux comme de jeunes dieux,
Les couples alanguis, que la Nature entraîne,
De leurs cœurs ingénus maîtresse souveraine !*

CHŒUR

*O Tabiti ! délicieusement
Tu fais rêver le poète et l'amant !*

H. MICHAS.

SUR LE RÉCIF

*Le soleil de midi parsème sur les vagues
Des paillettes de nacre et de saphir brûlant.
Le récif tortueux vêtu de mousse et d'algues
Dessine sur la mer un serpent écumant.*

*Debout sur le corail où tourbillonne et fume
Le ressac orageux des étés tropicaux,
Le pêcheur alerté dirige sur l'écume
Son long harpon qui vibre en plongeant dans les eaux.*

*Les yeux sur le remous qui drape l'aiguillette,
Solitaire, figé devant l'immensité,
Il dresse un corps d'airain dont la ligne parfaite
Évoque l'art antique et sa pure beauté.*

*Et, brusquement, le fer agile et redoutable
Vole et pénètre au sein du tiède tourbillon;
Et l'homme, rajustant son pagne au nœud instable,
Bondit : sa proie émerge au bout de l'aiguillon.*

E. SALMON.

PUBLICATIONS ET OUVRAGES REÇUS

Brochures et volumes du Prince Bonaparte.

Notes ptéridologiques, fascicules I, II, III.

*Allocutions prononcées au banquet de la Ligue Nationale
Aérienne.*

La Liberté de l'air.

Allocution prononcée au banquet de la Société des Gens de lettres.

Rapport sur le prix William Huber.

Hommages rendus à des Navigateurs.

Rapport sur les prix Barbie du Bocage et Jomard.

SURINAM. — La Guyane Hollandaise.

Préface pour les Ecoles de cavalerie.

Le Prince Lucien Bonaparte et sa famille.

Les variations périodiques des glaciers français.

*Fougères d'Afrique de l'herbier du Muséum, détermination du
Prince Bonaparte.*

Bulletin de la Société botanique de France.

Note sur les variations de longueur des glaciers de la région française.

Extrait du compte-rendu des séances du 3^{me} Congrès trimestriel de Zoologie.

XXXV^e anniversaire de la fondation de la Société de Géographie de Marseille.

Fougères du Congo Belge de l'herbier du Jardin botanique de l'Etat de Bruxelles.

Documents de l'époque Mongole des XIII^e et XIV^e siècles.

Une excursion en Corse.

Les terres du Pacifique, par Henri FROIDEVAUX.

De Hawaiian Historical Society.

Hawaiian fish and How to cook them, 2 brochures.

De Na Mata, Suva, Fiji.

Al vola I Tukutuku Vakaviti, quatre exemplaires.

Catalogue of the Fiji Museum, 1916.

Transaction of the Fijian Society, six brochures: 1911, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917.

The Journal of the Polynesian Society, N° 34.

Memoirs of the Bernice Pauahi Bishop Museum of Polynesian Ethnology and Natural history.

Memoirs of the Queensland Museum, Vol. VI.

Bijdragen Tot de Talland en Voeken Kunde.

Van Nedeslandsch. — Indië.

Proceedings of the California Academy of Sciences, 1916.

**Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie,
C. Knapp.**

Du Comité de l'Océanie Française.

Bulletin mensuel, 14^{me} année: juin-octobre.

**Recueil général de Jurisprudence, de Doctrine et de
Législation coloniales et maritimes.**

Mai, juin, août, septembre, octobre, novembre 1918.

L'Exportateur Français.

Janvier, février 1919.

Brochure don de M. le Pasteur Charles Vernier.

E ture no te Basileia o Teboopapa.

The Philippine Journal of Science, july, sept. 1918.

Bureau of science Manila.

NÉCROLOGIE

La Société d'Etudes Océaniques a le douloureux devoir de consacrer ces quelques lignes à la mémoire de plusieurs de ses membres tombés victimes de la dernière épidémie de grippe pneumonique :

Le R. P. HERVÉ AUDRAN, Missionnaire aux Tuamotu ; observateur consciencieux, il a laissé sur les anciennes coutumes des indigènes des notes remarquables, et notre Société perd en lui un collaborateur assidu.

M. ARMAND LEVERD, s'était spécialisé dans l'étude de la linguistique et de l'ethnographie polynésiennes. La mort est venu prématurément interrompre une œuvre dont l'Histoire chronologique de Tahiti et des Iles de la Société était le premier chaînon.

M. ADOLPHE POROI, ancien Conseiller privé et Juge à la Haute-Cour tahitienne, qui s'était fait remarquer dans nos réunions par sa profonde connaissance des choses du passé.

M. TATI SALMON, Président du Conseil de district de Papara, dépositaire des légendes et des traditions d'autrefois, en qui notre commission de linguistique perd un de ses membres les plus avertis.

M. ARTHUR WALKER, Conseiller municipal à Papeete.

M. GUYETANT, Chef de la station de T. S. F. de Mahina.

M. MARCEL GRAFFE, Interprète principal du Gouvernement, dont la connaissance approfondie des dialectes de l'Océanie française était d'un grand secours à la Société.

M. GARDRAT, Maréchal des logis de Gendarmerie.

M. W. BREDIEN.

M. GAUTRON, Ingénieur, géomètre à Uturoa.

M. CHARLES MILLER, Négociant à Papeete.

M. TU A TEMARII, Membre de la Chambre d'Agriculture.

Observations météorologiques faites à

PENDANT LE 2^e

	Juillet	Août	Septemb.
<i>Températures extrêmes :</i>			
Maximum.....	31.9	32.2	33.9
Minimum.....	17.1	17.0	17.4
<i>Moyennes des Températures :</i>			
Maxima de chaque jour.....	29.3	30.1	30.7
Minima de chaque jour.	19.1	19.5	19.9
Moyenne du mois.	24.2	24.8	25.3
<i>Pressions Barométriques :</i>			
Maximum.....	761.2	762.3	763.5
Minimum.	755.4	756.5	754.9
Moyenne du mois.	758.1	759.4	760.0
<i>Etats Hygrométriques</i>			
Maximum.....	91.0	92.0	91.0
Minimum.	60.0	54.0	46.0
Moyenne du mois.....	76.5	73.0	69.5
Nombre de jours de pluie.	10	10	10
Quantité d'eau recueillie, en m/m....	38.7	37.0	41.3
Etat du ciel, compté de 0 à 10.			
Tornades. ...	0	0	0
Tonnerre.	0	0	0
Vents dominants.	N-E	N-E	N-E

l'Observatoire de l'Hôpital de Papeete

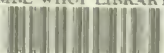
SEMESTRE 1948

Octobre	Novemb.	Décemb.	Observations diverses
33.5	35.0	34.4	Tremblements de terre nombreux et d'intensité variable à partir du 21 novembre jusqu'en fin d'année. Certains jours les secousses sismiques étaient ressenties toutes les heures.
16.2	18.9	21.8	
30.3	30.9	33.2	
19.9	21.7	23.7	
25.1	26.3	28.2	
763.1	761.5	759.6	
754.5	752.2	754.3	
758.5	757.7	756.0	
93.0	91.0	75.0	
50.0	55.0	60.0	
66.5	72.5	70.5	
40	14	10	
133.9	101.3	150.0	
0	0	0	
0	0	0	
N-E	N-E	N-E	Le nombre de jours de pluie comprend les jours où il ne tombe que quelques gouttes d'eau qui s'évaporent immédiatement et par conséquent ne sont pas recueillies au pluviomètre. Pour le semestre :

L'Observateur :

A. LESPINASSE, Docteur en Pharmacie,
Pharmacien-major des Troupes coloniales.

MEL WHOI LIBRARY



WH 19TY -

MBL/WHOI LIBRARY



WH 19TY -

